

Besprechungen = Comptes rendus

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **1 (1994)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Nutzungsbedingungen

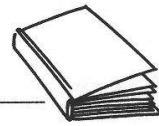
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LITERATUR ZUM THEMA / COMPTES RENDUS THÉMATIQUES

CHARLES BONNET

LES FOUILLES DE L'ANCIEN GROUPE ÉPISCOPAL DE GENÈVE (1976–1993)

CAHIERS D'ARCHÉOLOGIE GENEVOISE I, FONDATION
DES CLEFS DE SAINT-PIERRE, SERVICE CANTONAL
D'ARCHÉOLOGIE, GENÈVE 1993, 90 S.

Einer der grossflächigen archäologischen Rundgänge Europas führt die Besucher in den Untergrund der Genfer Kathedrale Saint-Pierre. Für einmal sind archäologisch Interessierte nicht auf eine trockene Publikation verwiesen, sondern können anhand originaler Mauerbefunde Vorgänge bauhistorischer «Spurensuche» miterleben und sich von der Komplexität archäologischer Interpretation überzeugen. Unterirdisch werden die Überreste spätantiken und mittelalterlichen Städtebaus der Nachwelt erhalten, während sonst die Befunde von Stadtkerngrabungen dem Bagger anheimfallen. Nach jahrelanger Ausgrabungstätigkeit zieht Bonnet in einer bündigen Synthese die vorläufige Bilanz der bedeutendsten Stadtkerngrabung der Schweiz.

In der Nordostecke der befestigten spätantiken Stadt «Genava» knüpften die Baupläne der Bischofsresidenz um die Mitte des 4. Jahrhunderts an das bestehende römische Hauptgebäude an, und binnen 150 Jahren entstand auf antiker Wurzel ein Ensemble mit drei Kathedralen, einem Baptisterium und einer bischöflichen Privatkapelle. Die Kirchengruppe wurde umrahmt von Wohngebäuden für Bischof und Kathedralklerus, einer Empfangshalle im Osten des Baukomplexes und einer Aula im Süden. Hinter dem architektonisch monumentalen Bauprogramm, das Ende des 4. und im 5. Jahrhundert schon die

Benutzung zweier Kathedralkirchen und des mittig zwischen die beiden Chöre geschobenen Baptisteriums vorsah, standen die liturgischen und repräsentativen Bedürfnisse der jungen Christengemeinde mit einer rasch wachsenden Zahl von Kathedralgeistlichen. Weit vor die Öffnung der Chorapsiden ins Schiff vorgezogene Chorschranken liessen dem Klerus im Presbyterium grossen Raum. Im 6. Jahrhundert wurde der Chor der Nordkathedrale grosszügig erweitert. In der Südkirche führte ein schmaler Gang, die «solea», von der Chorschranke zum Ambo mitten im Schiff. Ein Atrium mit Porticus erlaubte die Zirkulation zwischen den Kirchen und dem mehrfach erneuerten Baptisterium, dessen säulenumstandenes Taufbecken zuletzt ein Baldachin krönte. Seine zentrale liturgische Bedeutung wird schon allein durch den Standort in der Mittelachse der Kirchengruppe symbolisiert.

Weder die Ansiedlung der Burgunder am Genfersee noch die Brandzerstörung Genfs im Bruderkrieg der burgundischen Könige im Jahr 500 und 501 brachten die Bauaktivitäten des Bischofs zum Stillstand. Die dritte Episkopalkirche des 7./8. Jahrhunderts schloss östlich an das Baptisterium an; es wird später in der karolingischen Bauetappe in die Kathedrale Saint-Pierre integriert.

Die frühmittelalterlichen Befunde (aber nicht nur sie), die unter anderem mit Hilfe von mehr als 1000 weitgehend stratifizierten Fundmünzen datiert werden können, sind aufsehenerregend und geben eine Reihe ungelöster Probleme auf. Parallelen findet der monumentale «groupe épiscopal» nur in den benachbarten Metropolen in Lyon und Grenoble. Einige architektonische Elemente weisen in den südalpinen und mediterranen Raum. Die Mosaiken und Wandmalereien in der Aula, das Mosaik im Baptisterium, die Kanalheizsysteme in zehn Räumen, die Stuckverzierungen der Kirchen, ihrer Altäre und Chorschranken sind

einer künstlerischen Handwerkstradition der Spätantike verpflichtet, und wenig deutet in diesem frühmittelalterlichen urbanen Bauensemble auf einen kulturellen Niedergang nach den Alemanneneinfällen und der Ansiedlung der Burgunder in der Sapaudia hin.

Bonnets kurzgefasster bauhistorischer Rundgang besticht nicht nur durch die sprachliche Präzision, sondern ist auch ansprechend ausgestattet. Die didaktisch geschickte graphische Gestaltung erlaubt es den LeserInnen, sich im labyrinthischen Mauergewirr orientieren zu können.

Dorothe Rippmann (Ittingen)

**JEAN-BERNARD RACINE
LA VILLE ENTRE DIEU ET LES
HOMMES**

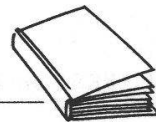
PRESSES BIBLIQUES UNIVERSITAIRES, ARARE,
ANTHROPOS, PARIS 1993, 354 P., FS 32.-

Dans cet ouvrage, l'auteur, professeur de géographie à l'université de Lausanne, guide le lecteur dans une réflexion sur «la nature, l'idée et les modèles de ville, dans leurs symboliques comme dans leurs usages» (p. 5). J.-B. Racine recourt à une approche pluridisciplinaire pour mener à bien cette étude qui le conduit de Jéricho au World Trade Center. Ce parcours s'appuie notamment sur une analyse du rapport entre la ville et le sacré, l'auteur montrant qu'il est nécessaire de tenir compte de la dimension religieuse pour comprendre le phénomène urbain.

Dans la première partie, J.-B. Racine retrace l'histoire de la ville en commençant par s'interroger sur son origine. A propos du passage de la civilisation agro-pastorale à la civilisation urbaine, les chercheurs de disciplines diverses ont présenté de nombreuses interprétations, chacune ayant un degré de pertinence, mais aussi ses limites: par exemple lorsque les conditions

matérielles sont considérées comme le principal élément nécessaire à la naissance d'une ville. Or, en s'appuyant sur des exemples très divers, allant de la Grèce à la Chine, cet ouvrage met en évidence le rôle du sacré comme élément fondateur décisif. Dans un second temps, l'auteur passe en revue l'évolution historique des villes qui aboutit au «mal-vivre urbain» (p. 90), dont la ville capitaliste occidentale est une bonne illustration: espace urbain qui est exploitable et exploité, qui exclut et qui isole, lieu qui n'est plus le théâtre d'une urbanité conviviale, mais celui d'un échange social se limitant aux aspects fonctionnels.

La deuxième partie de l'ouvrage traite des mythes et des utopies. Celles-ci sont toujours formulées lors des périodes de crise qui se manifestent «au moment où le religieux commence à se dissoudre» (p.136). L'auteur montre que ces utopies risquent ainsi de se transformer en idéologie et de se substituer aux croyances religieuses. Dès lors, se pose la question de savoir si ces utopies ont su proposer de réelles alternatives au mal-vivre urbain: pour J.-B. Racine, la réponse est négative. Que l'on ait essayé de modifier les structures urbaines pour améliorer les conditions de vie ou que l'on ait tenté d'agir sur le mode de production en vue de changer la vie et la ville, dans les deux cas, l'échec est évident. L'utopie moderniste représente un excellent exemple de cet échec, puisqu'elle a permis l'affirmation d'un urbanisme normalisateur qui impose à l'homme son bonheur sans lui avoir demandé son avis et qui, en devenant totalisant, entre en crise du fait de ses propres pratiques. Cet ouvrage nous présente donc une lecture désenchantée de l'histoire des utopies, sans tomber toutefois dans le pessimisme. Une réconciliation paraît en effet partiellement possible, dans la mesure où l'utopie est aussi imagination et une société sans imagination risque la sclérose et la ruine.



La troisième partie, intitulée «La foi dans la ville ?», traite du rôle de l'Eglise dans son rapport avec la ville, de son action dans des cadres urbains différents. L'auteur étudie ainsi la manière dont la ville est perçue dans la Bible, en s'intéressant plus particulièrement à la révélation biblique de la Nouvelle Jérusalem, qui est citée multi-ethnique, citée de justice et de paix. Dès lors, «la pensée chrétienne authentique est bien l'attente d'une ville nouvelle» (p. 291). Cette affirmation prend tout son sens pour le lecteur quand elle est mise en relation avec le chapitre conclusif. On y découvre quelles sont les préoccupations qui sont à l'origine de la réflexion de l'auteur sur un monde qui est et qui sera toujours plus urbain et sur l'objet de la géographie qui fut, selon les mots de P. George, «de découvrir et de décrire le monde» et qui est désormais «de le faire comprendre et d'aider à y vivre, au milieu des conflits et des contradictions» (p. 296).

Pour l'auteur, on se trompe trop souvent dans l'analyse des problèmes qui affligent le monde urbain, car on ne comprend pas la nature véritable de ses problèmes. Dès lors, on est amené à se tromper de diagnostic et les erreurs se répercutent sur les remèdes proposés, qui ne sont en fait que des palliatifs. Les «problèmes de la ville renvoient aux problèmes de la société tout entière» (p. 300). Dans cette optique, l'un des maux les plus aigus de la vie urbaine est celui de la répartition (de l'emploi, de l'accès à l'éducation,...), si bien qu'il faudrait «un bouleversement de toute la société pour que la ville ait quelque chance de se modifier» (p. 310). La conclusion est claire: pour que la ville ne soit pas lieu de mal-vivre, il faut plus que de nouvelles structures; il faut en vérité des hommes nouveaux, touchés par la grâce, qui «auront découvert l'existence d'un territoire de gratification existentiel, qui n'a pas besoin d'être cherché et conquis, que l'on reçoit comme un don et qui est un territoire de

gratification sans limite. Comme la Nouvelle Jérusalem prédite par l'Apocalypse. La ville peut être un paradis. Mais elle viendra d'ailleurs.» (p. 335)

Claudio Tognola (Lausanne)

SPIRO KOSTOF

DAS GESICHT DER STADT

GESCHICHTE STÄDTISCHER VIELFALT

VERLAG NZZ, ZÜRICH 1992, 351 S., ZAHLREICHE ABB.,
FR. 145.-

**SPIRO KOSTOF (IN ZUSAMMEN-
ARBEIT MIT GREG CASTILLO)**

DIE ANATOMIE DER STADT

**GESCHICHTE STÄDTISCHER
STRUKTUREN**

VERLAG NZZ, ZÜRICH 1993, 320 S., ZAHLREICHE ABB.,
FR. 145.-

«Je mehr wir über die Kulturen und Gesellschaftsstrukturen in verschiedenen Epochen der Geschichte und Teilen der Welt wissen, desto eher können wir Architektur entziffern.» Dies war der Impetus, mit dem der zuletzt in Berkeley lehrende Architekturhistoriker Spiro Kostof (1936–1991) ans Werk ging. Dabei lagen ihm Erklärungsansätze aus der Sozialgeschichte und der Stadtgeographie oft näher als solche der traditionellen Architekturgeschichte. Wenn es heute um die kreative Auseinandersetzung mit bestehender städtebaulicher Substanz geht, um das Erhalten, Ergänzen, Verändern oder Hinzufügen von Stadtfragmenten, so wünscht man sich derart profunde Kenntnis der Entwicklungsgeschichte des jeweiligen städtischen Ortes.

In «Gesicht der Stadt» hat Spiro Kostof die «Geschichte städtischer Vielfalt», wie es im Untertitel heisst, anhand von fünf Gestaltmerkmalen der Städte untersucht: organische Strukturen, das Gitter, ideale Stadtenwürfe, der grosse Stil und die

Skyline. In «Die Anatomie der Stadt» untersucht er Grundelemente des Städtebaus, wie die äusseren Grenzen der Stadt, die Grenzen im Stadttinnern, den öffentlichen Raum allgemein und die Strasse im besonderen. Abschliessend thematisiert Kostof den Wandel, dem diese Stadtelemente unterworfen sind. Indem er davon ausgeht, dass die Bedeutung einer Stadt – und das Besondere ihrer Gestalt und Struktur – in den sich auf verschiedene Art und Weise manifestierenden und materialisierenden Tätigkeiten der Menschen liegt, deckt Kostof vielfältige Hintergründe der Stadtgenese auf, deren Kenntnis für eine kompetente Stadtlektüre notwendig ist.

Die zahlreichen Abbildungen, erläuternden Zeichnungen und der gut lesbare Text machen die beiden Werke zum ausgesprochenen Lesevergnügen. Hier ist ein Aufklärer ebenso am Werk wie ein Romantiker: Einer, der mit seiner Stadtgeschichtsforschung die mannigfaltigen Verluste an Stadt benennt – und dabei vielleicht einem romantischen (uns allen sehr vertrauten) Stadtbild für die Zukunft das Wort redet, einem Stadtbild, das schon längst nicht mehr den Tätigkeiten der Menschen entspricht. Wenn wir von «Stadt» träumen, treten uns in der Regel die geschichtsmächtigen Altstadtquartiere und die geschlossen bebauten Gründerzeitviertel vor Augen. Zur Stadtrealität gehören aber auch die Gebiete der Stadterweiterungen des 20. Jahrhunderts, die man gleichsam als «Jahresringe» städtischer Peripherien lesen kann. Ebenso gehören das Zusammenwachsen von Kernstadt und Vorstädten zu Agglomerationen und das Ineinanderfliessen dieser Agglomerationen zum Phänomen der Verstädterung. Spiro Kostof hilft uns, die gebauten Städte zu lesen und damit kenntnisreich und adäquat umzugehen; die Zukunft der Stadt lässt sich daraus nicht einfach ableiten.

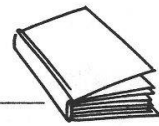
EVAMARIA ENGEL

DIE DEUTSCHE STADT DES MITTELALTERS

C. H. BECK VERLAG, MÜNCHEN 1993, 395 S., 29 ABB., DM 58.–

Mit ihrem Buch über «Die deutsche Stadt des Mittelalters» geht Evamaria Engel, wie sie selbst schreibt, ein «Wagnis» (S. 13) ein. Eine systematische Gesamtschau der deutschen Stadt von der Mitte des 11. bis zum Ende des 15. Jahrhunderts fordert klare Vorentscheidungen für die Gliederung des Stoffes und Beschränkungen bei der Darstellung der Einzelprobleme sowie der Auswahl von Leitstädten beziehungsweise Stadtregionen. Ihre regionalen Schwerpunkte setzt die Verfasserin, ihrer Herkunft und ihren Forschungsinteressen entsprechend, «im ostelbischen Gebiet». Darüber hinaus berücksichtigt sie aber auch die gut erforschten süddeutschen Städte (Augsburg, Basel, Frankfurt/Main, Konstanz, Nürnberg, Strassburg, Ulm, Worms, Würzburg) sowie Köln, Hamburg und Lübeck. Ausserdem ergänzt sie ihre Beispiele durch wiederholten Rückgriff auf kleinere, kleine und kleinste Städte. Engel strebt an, «möglichst nah an den Quellen zu bleiben» (S. 15) und die Ergebnisse der Stadtarchäologie zu berücksichtigen.

In elf systematischen Kapiteln stellt die Verfasserin ihre Sicht der mittelalterlichen Stadtgeschichte vor. Die ersten beiden («Stadtentstehung, Wachstum, Städtennetz» sowie «Kommunale Bewegung und Stadtgemeinde») haben die Aufgabe, an den Hauptteil des Buches heranzuführen: die Darstellung der «Jahrhunderte des Mittelalters, in denen die kommunale Stadt als Typ voll ausgebildet war» (S. 15). Dieses Vorgehen ist plausibel, denn für das 14. und 15. Jahrhundert ist die Quellenbasis gut und der Forschungsstand recht befriedigend. Dementsprechend macht Engel ihre Leser im dritten Kapitel («Ratspolitik, Bürgerrechte, Bürgerpflichten») mit den



Grundstrukturen der städtischen Verwaltung und den politischen Partizipationsmöglichkeiten der Stadtbürger bekannt. Sie behandelt die «Bürgerkämpfe» (Kapitel 4), informiert über «Handwerk und Zunft» genauso wie über «Handel und Kaufmann» (Kapitel 5 und 6), wendet sich den Randgruppen zu (Kapitel 7: «Gesellen, Arme und Bettler»), beschäftigt sich mit den innovativen Impulsen, die von den Städten ausgingen (Kapitel 8: «Neues in der städtischen Wirtschaft des Spätmittelalters») und geht auf das in letzter Zeit intensiver diskutierte Problem der «Stadt-Land-Beziehungen» ein (Kapitel 9). Ausserdem rückt sie die Aussen- und Bündnispolitik der Städte untereinander (Kapitel 10: «Städtebünde und Hanse») sowie die Stellung der Städte im Reich und in den Territorien zum König beziehungsweise Kaiser und den Landesherren (Kapitel 11) in den Mittelpunkt des Interesses.

Engel greift wichtige Probleme der Stadtgeschichte auf und entwirft ein facettenreiches Bild sowohl von den strukturellen Rahmenbedingungen (Recht, Verwaltung, Wirtschaft) als auch vom Leben der mittelalterlichen Stadtbevölkerung. Dennoch gerät dieses Bild häufig blass und unscharf oder gar verzerrt. Dazu tragen sachliche Fehler sowie argumentative, darstellerische und formale Mängel bei.

Arbeiten, die beanspruchen, einen systematischen Überblick über ein Forschungsgebiet zu bieten, können sich nicht in Details verlieren. Allerdings ist zu erwarten, dass die angeführten Einzelbeispiele – bei aller gebotenen Kürze – sachlich korrekt sind und auf dem neusten Forschungsstand basieren. Im Fall von Engels Leitstadt Augsburg, die immerhin 55 Mal im Register ausgeworfen wird, ist aber weder das eine noch das andere der Fall. Die verfassungspolitischen Folgen des Handwerkeraufstandes von 1368 in Augsburg bewertet sie folgendermassen:

«So gingen die Augsburger Geschlechterfamilien, soweit sie in der Stadt blieben, in die Zunft der Kaufleute, die sich von den übrigen politischen Zünften abhob und stellten meist den Bürgermeister» (S. 131). Tatsächlich wechselten nur wenige Augsburger Geschlechterfamilien in die Kaufleutezunft; die meisten schlossen sich zu einer Geschlechtergesellschaft zusammen, deren Vertreter in der Zunftverfassung «von Herren» genannt wurden. Die Geschlechterfamilien stellten auch nicht «meist» den Bürgermeister, sondern *immer* einen von *zwei* Bürgermeistern. Der andere gehörte stets einer Zunft an; den stellten am häufigsten die Kaufleute. Dass in Augsburg die Patrizier in politischen Zünften erfasst waren (S. 141), entspricht ebenfalls nicht den Tatsachen. Verschiedene wichtige Publikationen zu Augsburg wurden von der Autorin nicht benutzt; so der von Gunter Gottlieb herausgegebene Band (Geschichte der Stadt Augsburg, Stuttgart 1984), die Bücher von Rolf Kiessling (Bürgerliche Gesellschaft und Kirche in Augsburg im Spätmittelalter, Augsburg 1971) und Wolfgang Zorn (Augsburg. Geschichte einer deutschen Stadt, Augsburg 1972).

Engels Argumentation leidet zudem unter der teilweise unklaren Darstellung, was gelegentlich zu falschen Schlussfolgerungen verleitet. So schreibt sie über den Emanzipationsprozess der Stadt Augsburg von ihrem bischöflichen Stadtherren: «In Augsburg liess sich die Stadt ihre Geld- und Waffenhilfe für den Bischof gegen den bayerischen Herzog, der die Vogtei in der Stadt besass, mit bedeutenden kommunalen Rechten und Freiheiten vergelten, die in der selbständigen Aufzeichnung ihres Stadtrechts 1276 gipfelten» (S. 51). Dies liest sich, als ob Stadt und Bischof in Eintracht gegen den Vogt gekämpft hätten und der Bischof den Bürgern dafür nach und nach Rechte verliehen hätte, bis er ihnen die selbständige Aufzeichnung ihres Stadtrechts 1276

gestattet habe. Dem war keineswegs so. Im 12. und 13. Jahrhundert versuchte die Stadt vor allem, die bischöfliche Stadtherrschaft abzuschütteln. Die Vogtei war nur in den Jahren 1268 bis 1276 an Herzog Ludwig II. von Bayern verpfändet; seit 1167 verfügten die deutschen Könige über die Vogtei. Das Stadtrecht von 1276 ist das Ergebnis des Bemühens der Bürger, sich sowohl von Bayern als auch vom Bischof zu distanzieren, indem sie sich enger an den König anlehnten: es wurde ihnen von Rudolf von Habsburg gewährt.

Schwer nachvollziehbar sind die inhaltlichen Entscheidungen der Autorin, wenn sie zu umstrittenen Forschungsfragen Stellung nehmen muss. Kontroverse Positionen werden nicht benannt, wie z. B. in dem Kapitel «Städtebünde und Hanse». So führt sie zwar an, dass die Annahme einer Entwicklung von der Kaufmannshanse zur Städtehanse umstritten ist (S. 289 f.), argumentiert dann aber weiter mit dem von den Hanseforschern um Konrad Fritze und Joachim Schildhauer in Greifswald entwickelten Verlaufsmodell, nach dem die Hanse sich über drei Phasen zu einem Städtebund entwickelt habe. Die Hanse als Städtebund zu etikettieren und ihr eine «vollausgebildete Organisationsstruktur» zu bescheinigen, steht in der Tradition der Hanseforschung in der DDR. Bei Engel erfährt man nichts über konkurrierende Ansichten. Das Kapitel über die Hanse ist im übrigen keineswegs das einzige, in dem Hinweise auf wichtige Literatur und neuere Forschungsansätze unterbleiben.

Ebenso ist es bedauerlich, dass die Verfasserin die Frage nach dem stadt-bürgerlichen Selbstverständnis nur sehr sporadisch aufgreift und das Verhältnis von Stadt und Kirche eher beiläufig und nicht entsprechend seinem prägenden Einfluss auf die Bürgerschaft behandelt.

Es ist tatsächlich ein «Wagnis», sich bei Engel über die deutsche Stadtgeschichte zu informieren. Das liegt nicht an der

Konzeption des Buches, sondern vor allem an der Umsetzung des Konzeptes im Detail: an der wenig stringenten Untergliederung der Kapitel, der fehlenden Auseinandersetzung mit der neueren Forschung und schliesslich auch daran, dass man sich nicht immer auf die dargebotenen Informationen verlassen kann. Engels Buch stellt leider keine Ergänzung zu den Werken von Knut Schulz über die frühe Stadt und Eberhard Isenmann über die deutsche Stadt im späten Mittelalter dar.

Jörg Rogge (Halle a. d. Saale)

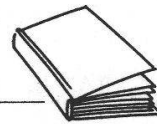
JOACHIM SCHLÖR

NACHTS IN DER GROSSEN STADT PARIS, BERLIN, LONDON 1840–1930

ARTEMIS & WINKLER VERLAG, ZÜRICH UND MÜNCHEN
1991, 322 S., MIT ABB., FR. 44.–

In der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts erleben die Metropolen Europas einen Urbanisierungsschub. Im Zusammenhang mit der Industrialisierung verzeichnen sie einen rasanten Bevölkerungszuwachs, die inneren Stadtmauern werden geschleift, neue Quartiere mit Unterschichtpopulation entstehen, die Hektik des Geld-Ware-Geld-Zyklus breitet sich aus und die Bewohner der urbanen Zonen üben sich ein in die mentalen Anforderungen der Mobilität und der schnellen Reflexe.

Auch die Nacht, bis vor kurzem idyllische Sperrzeit, bewohnt von Bettlern und Lumpensammlern, behütet von Gott und dem Nachtwächter mit der Laterne, wird Ort von Leben und vielfältigen Aktivitäten. Joachim Schlörs Untersuchung: «Nachts in der grossen Stadt», gekürzte Version seiner 1990 von der Fakultät für Sozial- und Verhaltenswissenschaften der Universität Tübingen angenommenen Dissertation, gilt der modernen Grossstadtnacht, das heisst deren Entwicklung und Wahrnehmung in den



Kapitalen Berlin, Paris und London im Zeitraum von 1840 bis 1930. In ähnlich verlaufenden Prozessen bildeten sich dort nächtliche Brennpunkte – Märkte einerseits, Vergnügungs- und Verschwendungszentren andererseits –, welche miteinander zu kommunizieren beginnen und von denen aus die Grenzen der Nacht sukzessive zurückgedrängt und schliesslich gesprengt werden, um eine neue, nokturne Topographie zu formen.

Es sind nicht primär harte Fakten, «Strukturelemente des urbanen Mechanismus»: Arbeit, Wirtschaft, Verkehr, Population etc., die Schlör interessieren, vielmehr soll der assoziationsreiche, ebenso vieldeutige wie bilderbefrachtete Begriff «Nachtleben» entfaltet und mitsamt seinen mythischen Qualitäten ausgeleuchtet werden. Schlör stützt sich im wesentlichen auf drei Gruppen historischer Quellen: Akten und Berichte der Polizei, Texte christlicher Sittlichkeitsbewegungen und journalistische oder literarische Texte von Nachtgängern aus Profession oder Leidenschaft.

Das Vordringen des städtischen Lebens in die Nacht stellte in erster Linie die Obrigkeit, das heisst deren polizeiliches Ordnungsorgan vor schwierige Probleme. Wie konnte man die Kontrolle aufrechterhalten, was sollte man überhaupt kontrollieren, was war zulässig, was nicht mehr? Ausgehend vom Ideal der nächtlich-schlafenden Stadt wurde die neu entstehende Betriebsamkeit zunächst als genereller Angriff auf die Sicherheit wahrgenommen. Der Begriff der «gefährlichen Klassen» machte, aus dem Paris der 1840er Jahre kommend, schnell die Runde in anderen europäischen Städten. Er meinte eine Melange aus Verbrechern, Prostituierten, Bettlern, unteren Klassen und sozialistischen Aufrührern, die sich in bestimmten Vierteln herumtreiben, und vermengte sich auf eigentümliche Weise mit dem Bild der Grossstadtnacht.

Schlör dokumentiert, wie zwischen

1840 und 1930 aus dem amorphen Bedrohungsbild eine differenziertere Sichtweise auf die verschiedenen gesellschaftlichen Gruppen wurde. Entsprechend wandelten sich die Aufgaben der Polizei. Immer mehr konzentrierte sie sich auf ihren modernen Auftrag der Verbrechensbekämpfung, während Überwachung und Hebung einer bürgerlich verstandenen Moral und Lebensführung den Strategien von Fürsorge, innerer Mission, Sozialreform etc. überantwortet wurden.

Neben den beamtischen Schreckensnachrichten aus der Grossstadtnacht waren es vor allem Reporte von Literaten und Journalisten, die den Mythos einer Unterwelt in den Städten erschufen. Prototypisch wirkten Eugène Sues «Les Mystères de Paris» (1843) und E. A. Poes «The Man in the Crowd» (1840). Unzählige schreibende Kundschafter unternahmen in der Folge Streifzüge in die urbane Dunkelheit, heroischen Entdeckern gleich, begleitet von Schutzmännern, um den Grossstadt-Dschungel zu erforschen, die Sitten und Gebräuche der Barbaren zu studieren. In den 1870er und 80er Jahren wurde der innerstädtische Tourismus ins verrufene Londoner East End in gewissen besser gestellten Kreisen chic. «Slumming» nannte man dieses Amusement. Die Vermischung von «gefährlichen Klassen» und «anständigen Bürgern» komplizierte die Polizeiarbeit. Diese wurde auch nicht einfacher mit der Durchsetzung der Gasbeleuchtung in den 1830er und 40er (gegen mannigfachen moralisch argumentierenden Widerstand) und der Elektrifizierung in den 80er Jahren. Zwar gewährte das neue Licht der Obrigkeit den Blick ins Dunkel, öffnete aber gleichzeitig einer unkontrollierbaren Zahl Neugieriger das nächtliche Terrain.

Metapher für die Gefährlichkeit der Unterwelt wurde Jack the Ripper. Als am 31. August 1888 das erste aufgeschlitzte Opfer des Serien-Killers aufgefunden wurde, war das Setting von diabolischer

Raffinesse: Unbeleuchtete Gasse im Unterschichtsviertel, die Ermordete eine Prostituierte, der Täter ein unbekannter Lustmörder, die Polizei machtlos. Unerheblich, dass ausgerechnet im Jahre 1888 der Jahresbericht des «Commissioner of Prisons» für ganz London, auch für das East End, eine «allgemeine Abnahme der Verbrechen in der Metropole» registrierte. Die Zeitungen kürten 1888 zum «Jahr der Morde». Unerheblich auch, dass der Sozialwissenschaftler Charles Booth kurz zuvor quasi eine Entwarnung durchgegeben hatte. In seinem 1886 erschienen 17bändigen Werk: «Life and Labour of the People in London», beschreibt er die Bewohner des übelbeleumundeten East End als arm und verwahrlost, aber in ihrer Mehrheit als keinesfalls kriminell. «Die barbarischen Horden, von denen wir soviel gehört haben, die eines Tages ihre Slums verlassen und die Gesellschaft überwältigen werden, diese Horden gibt es nicht.» Solche Stimmen vermochten nichts auszurichten gegen die Macht der Bilder, welche die Schreckensphantasien evozierten.

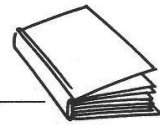
Der Reichtum der Grossstadtnacht-Mythologie bediente die unterschiedlichsten Interessen. Die Theoretiker der Arbeiterbewegung fanden darin den Beweis für die moralische Verkommenheit des Kapitalismus; die Konservativen fühlten sich bestätigt in ihrer Verurteilung der Moderne, welche geheiligte Institutionen und Werte untergrabe, allen voran die patriarchale Familie; nach dem Ersten Weltkrieg sah Pastor Ludwig Hoppe, Heilsarmist und Geschäftsführer der «Volksgemeinschaft zur Wahrung von Anstand und Sitte» den «sexuellen Bolschewismus» nächtens wühlen; Nazi-Demagogen schliesslich benützten die Nacht als Negativ-Symbol für «Verjudung» und Schwächung des Wehrwillens.

Dauerthema in allen drei Metropolen blieb die Prostitution, welche als eine der

Sicherheit interpretiert wurde. Das Verbot der Bordelle auf Betreiben der Polizei im Preussen der 1840er Jahre führte zu einer Ausweitung der Strassenprostitution und zu einem verdeckten Liebesmarkt in allerlei neu entstehenden Amüsierlokalen, «Tingel-Tangel mit Harfenisten-Capellen», klandestinen Etablissements etc. Die Gegner der Prohibition wiesen zu Recht darauf hin, dass mit der Kriminalisierung ein obrigkeitlicher Kontrollverlust einhergehe und beschworen ihrerseits das Gespenst einer prostitutiven und syphilitischen Durchdringung der ganzen Gesellschaft. Für Frauen generell blieb die Stadtnacht weiterhin Terrain interdit, wollten sie nicht automatisch in Prostitutionsverdacht geraten.

Im vorletzten Kapitel «Nachtwanderungen» zeigt sich Schlör von einer pädagogischen Seite. Er will dem Leser gewissermassen eine Anleitung zum praxisbezogenen Selbststudium geben. Erlaube doch der Gang in die nächtliche Stadt, die dunklen Schichten des Lebens, die auch in einem selber sind, «in begreifbaren Grenzen, wohlverstanden, immer wieder neu zu begreifen». Mit einigen historischen und grundsätzlichen Andeutungen leitet er zu den «nächtlichen Gangarten» über. Walter Benjamins Flaneur wird diskutiert, die Figur des Nachtschwärmers umkreist, zuletzt das «ziellose Gehen» postuliert. Hier, so erfahren wir, könne der Königsweg zur Selbsterkenntnis liegen. Voraussetzung ist allerdings, falls ich den Autor wohl verstanden habe, «eine Liebe zur Stadt und eine tiefe Sehnsucht, die die Grenzen der Suche nach sexueller Erfüllung überschreitet».

Trotz Lernwilligkeit immer noch etwas ratlos, muss ich dann aber aus dem Schlusskapitel folgern, dass mir der Gang zum Psychoanalytiker gleichwohl nicht erspart bleiben wird. Etwas überraschend nämlich datiert Schlör das Ende der Grossstadtnacht auf die Zeit um 1930. Was Staat und Kirche nicht geschafft hätten,



wäre dem Kommerz gelungen. Das Anrühliche, Verbotene, Gefährliche und Ungeordnete sei durch die Amüsierindustrie von der Strasse in die geschlossenen Räume der Variétés und Cabarets geholt worden. Dort würde es in banalisierter und uniformierter Form simuliert, um als schales Plaisir den durch Stadtführer und Touristen-Guides mit dem Versprechen des Zwielfichtigen herbeigelockten Provinztrottel zu unterhalten. Als romantische Illusion mutet Schlör's Bekenntnis an, «die Erlebniswelt Grossstadtnacht neu öffnen» zu wollen, wenn man es mit seinem eigenen Befund konfrontiert: dass nämlich die Urbewegungsform des Nachtforschers: das Gehen, in den heutigen Städten in eigens dafür reservierte Fussgängerreservate verbannt worden sei.

Schlör legt eine grosse Fülle Dokumente und Quellen vor. Seine Lust am bearbeiteten Stoff, seine Neugierde, die Freude an der gediegenen Formulierung, die oftmals überraschenden Perspektiven, die gut abgewogene Präsentation von Quellen und eigenem Text machen die Lektüre spannend, obwohl das Unternehmen manchmal Gefahr läuft, unübersichtlich zu werden. Schlör peilt Gedankenfahrten an, verfolgt sie aber nicht weiter, stellt einem Abschnitt prinzipielle Reflexionen voran, etwa über den Prozess der «inneren Urbanisierung» oder den Mechanismus von staatlicher Herrschaftssicherung, die aber vom kommentierten Material nicht unbedingt eingelöst werden. Viele Zwischentitel bündeln den Text und erhöhen die Leserfreundlichkeit. Leuchtreklamen gleich geleiten sie den Gang durch die Stadtnacht, doch wie jene halten sie nicht in jedem Fall, was sie versprechen. Immer aber bleibt das Lesen anregend, nicht zuletzt auch im Hinblick auf aktuelle Vorstellungen von Sicherheit in städtischen Gesellschaften und deren Gefährdung.

Eugen Sorg (Zürich)

GREGOR DÜRRENBARGER ET AL. **DAS DILEMMA DER MODERNEN STADT**

THEORETISCHE ÜBERLEGUNGEN ZUR STADTENTWICKLUNG – DARGE- STELLT AM BEISPIEL ZÜRICH'S

SPRINGER VERLAG, BERLIN UND HEIDELBERG 1992,
141 S., TABELLEN UND KARTEN, FR. 40.20

«Die moderne Stadt ist hin und her gerissen zwischen der Perspektive einer Arbeitsstadt und derjenigen einer Wohnstadt. Aller Voraussicht nach wird sich keine der beiden durchsetzen. Aber ein Kompromiss ist nicht in Sicht, solange sich Arbeiten und Wohnen als getrennte Nutzungen gegenüberstehen.» Schon die einleitenden Sätze des durch Wissenschaftler der Gruppe Humanökologie an der ETH Zürich verfassten Buches deuten die zentrale Problematik an, die im politischen Diskurs über die zukünftige Entwicklung unserer Städte vorherrscht. Was heute unter dem Konzept der «modernen Stadt» zu verstehen ist, war eine Zukunftsvorstellung, an der sich eine Vielfalt von Planern, Architekten, Investoren und Künstlern orientierte. Aus heutiger Sicht erweist sich dieser Entwurf des Lebensraumes Stadt mit seiner grossräumigen Entmischung der Lebensbereiche (Wohnen, Arbeiten, Einkaufen, Erholen) als Fehlkonstruktion: Die funktionelle Aufteilung erzeugt Mobilitätswänge, an denen die Städte zu ersticken drohen.

Bevor die Autoren im dritten Teil des Buches Handlungsspielräume für eine nachhaltige Entwicklung vorstellen, skizzieren sie in einem ersten Teil – weit ausholend – die historische Entstehung der modernen Stadt, um dann in einem zweiten Teil auf die anstehenden Probleme hinzuweisen. Dabei werden verschiedene Aspekte am praktischen Beispiel von Zürich präsentiert.

Historisch gesehen ist die territoriale Trennung der Lebensbereiche Wohnen und Arbeiten das städtebauliche Erbe der

Modernisierung. In deren Vollzug wurde die polare Struktur zwischen sogenannten privaten und öffentlichen Territorien, in denen sich das Sozialleben in den Städten abspielte, aufgebrochen. Das Berufsleben gliederte sich aus dem privaten Bereich aus und entwickelte sich zu einer eigenständigen Sphäre, sozial wie territorial. Mit der Ausbreitung der beruflichen Territorien in den Städten folgte eine enorme bauliche Verdichtung, da vorderhand noch an der mittelalterlichen Stadtstruktur festgehalten wurde. Nebst der «unsichtbaren Hand» des Bodenmarktes trug die «sichtbare Hand» der Stadtplanung zunehmend zu den Entmischungsprozessen bei, die im 20. Jahrhundert in anhaltenden Suburbanisierungsprozessen kulminierten.

Die «moderne Stadt» verkörperte die Plattform jenes unbändigen Glaubens an den Fortschritt, den die «Wachstumsgesellschaft» der fünfziger und sechziger Jahre verinnerlicht hatte. Mit der 68er Bewegung und der Ölkrise anfangs der siebziger Jahre verminderte sich der Fortschrittsglaube drastisch, und als Konsequenz erfolgte auch eine Kursänderung in der Politik der Stadtentwicklung. In Zürich beispielsweise wurde «Stabilisierung» zum neuen Schlagwort; grosse Projekte der Verkehrsinfrastruktur (der Bau einer U-Bahn oder das «Ypsilon») wurden fallengelassen. Die politische Auseinandersetzung «Wohnstadt» versus «Arbeitsstadt» blieb jedoch bis heute erhalten, obwohl die funktionale und territoriale Aufteilung der Stadt auf eine dem quantitativen Wachstum verschriebene Industriegesellschaft zugeschnitten war.

Welches sind nun die Handlungsspielräume, die das Konzept der modernen Stadt offenhält und die den heutigen sozialen und ökonomischen Strukturen entsprechen? In ökonomischer Hinsicht sehen die Autoren einen möglichen Lösungsansatz in der Förderung der sogenannten flexiblen Spezialisierung, in

deren Folge spezialisierte und innovative Produkte die Massenproduktion standardisierter Güter ablösen und dies vornehmlich in miteinander vernetzten Mittel- und Kleinbetrieben. Der Region Zürich attestieren sie gute Voraussetzungen dafür, da eine Vielzahl leistungsfähiger Klein- und Mittelbetriebe vorhanden sei. Im Zuge der Stadtentwicklung könnten solche Wirtschaftsstrukturen aufgrund der Grösse der Betriebe einer sinnvollen Nutzungsdurchmischung der verschiedenen Territorien förderlich sein und die Arbeitswege drastisch reduzieren. Mit der Verminderung des Pendelverkehrs durch die Dezentralisierung von Arbeitsplätzen wäre die Chance zur Rückeroberung von öffentlichen Territorien gegeben und eine Revitalisierung der Städte denkbar.

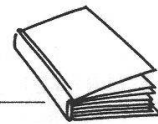
Roberto De Tommasi (Zürich)

MICHAEL KOCH
STÄDTEBAU IN DER SCHWEIZ,
1800–1990.
ENTWICKLUNGSLINIEN, EINFLÜSSE
UND STATIONEN

VERLAG DER FACHVEREINE, ZÜRICH 1992, 316 S.,
 ZAHLREICHE ABB., FR. 46.50

Michael Koch, der am Institut für Orts-, Regional- und Landesplanung der ETH Zürich als Wissenschaftler und Planer tätig ist, liefert mit diesem Band die erste Überblicksdarstellung zum schweizerischen Städtebau. Sie wird Historikerinnen und Historiker um so mehr ansprechen, als sie die Grenzen einer fachimmanenten Betrachtung sprengt und historische Hintergründe stets mit einbezieht.

Der Zeitraum von fast 200 Jahren wird in sieben Perioden unterteilt und dabei das 20. Jahrhundert in 20-Jahres-Schritten durchmessen. Für jeden Zeitabschnitt werden Entwicklungen in fünf Sachbereichen jeweils parallel dargestellt,



nämlich sozioökonomische Voraussetzungen, internationale Entwicklungen im Städtebau, theoretische Ansätze, rechtliche Regelungen, städtebauliche Projekte.

Indem Zeitperioden und nicht etwa Stilrichtungen oder gar Einzelpersönlichkeiten das Werk gliedern, gewinnt es stark an Repräsentativität. Die «Ideengeschichte» des Städtebaus wird eng mit den kulturellen, wirtschaftlichen und politischen Entwicklungen des jeweiligen Zeitraums verknüpft. Dadurch entgeht der Autor der aus vielen Architekturgeschichten bekannten Versuchung, aus der Geschichte eine Genealogie der bevorzugten modernen Strömungen herauszudestillieren. Neben berühmten Avantgarde-Beispielen rücken auch die vielleicht banaleren, aber um so typischeren Alltagswerke ins Blickfeld: Ansätze, die in der realen gebauten Umwelt jederzeit wiedererkennbar sind. Die (oft zu) knappen, zurückhaltenden Begleittexte zu den ausgewählten Projekten werden in den meisten Fällen durch zeitgenössische Zitate bereichert.

Der ganze Band ist vom Bestreben getragen, zum Verständnis vergangener (und heutiger) Städtebau-Ideen beizutragen. Sie nicht an Zielen zu messen, die ihren Urheberinnen oder Urhebern fremd waren, sondern sie aus dem Problemfeld heraus zu erläutern, auf das sie Antworten zu geben versuchten. Antworten, die entgegen den oft hochtrabenden Ambitionen der jeweiligen Architekten eben stets nur Teilbeiträge zur Entwicklung der Stadt-Collage liefern konnten.

Daniel Kurz (Zürich)

MAURICE BRAILLARD. PIONNIER SUISSE DE L'ARCHITECTURE MODERNE

**TEXTES ET DOCUMENTS RÉUNIS PAR
URSULA PARAVICINI ET PASCAL
AMPHOUX**

FONDATION BRAILLARD ARCHITECTES, GENÈVE 1993,
197 P., LARGEMENT ILLUSTRÉ, FS 49.–

Extraordinaire itinéraire que celui de l'architecte genevois Maurice Brillard (1879–1965). De constructions en projets, d'articles en prises de position politique et sociale virulentes, il marque son époque.

Ses premières constructions datent du tout début du siècle, période pendant laquelle, jeune architecte, il réalise des maisons et des édifices publics «pittoresques». Cette modernité naissante du tournant du siècle est porteuse de tous les possibles: de nombreux protagonistes de cette mouvance «Heimatschutz» se retrouveront porte-parole d'un nationalisme musclé dans les années trente. Toute autre, et c'est à remarquer, sera la trajectoire de Maurice Brillard. Elle l'amènera vers une problématique sociale et urbaine, réflexions qui motiveront par la suite son engagement politique socialiste lors de la «Genève rouge» de Léon Nicole.

Ce passage d'une architecture traditionnelle à un engagement d'urbaniste est l'objet de ce livre édité par la Fondation Brillard Architectes (FBA). Cette fondation se donne comme but de mettre en valeur les abondantes archives de Maurice Brillard et de ses deux fils, Pierre et Charles, également architectes. Plus de 10'000 documents (plans, esquisses, projets, lettres ou articles) sont actuellement en phase d'inventaire. Parallèlement à ce travail d'archives, la fondation oeuvre à la connaissance du patrimoine architectural du XX^e siècle en Suisse et à l'étranger et collabore à sa restauration et à sa sauvegarde.

Le présent ouvrage est édité à l'occa-

sion d'une exposition, première rétrospective de Maurice Brillaud, qui s'est récemment tenue à Genève et à Bâle – à cette occasion, une version allemande de l'ouvrage a été éditée – et qui est destinée à être présentée dans d'autres villes suisses et européennes. Nous n'avons pas affaire ici à un catalogue d'exposition, mais bien plutôt à une réflexion sur la carrière et l'oeuvre de l'architecte. Richement illustré, le livre laisse une large place au dessin. Cette option est heureuse, car l'esquisse et le dessin sont à la base même de la méthode de travail de Maurice Brillaud. C'est ce qui fait aussi son originalité: l'architecture ou le plan de ville naît plus d'un inlassable travail de dessinateur que de théories urbanistiques ou architecturales déjà formulées.

L'importance accordée au dessin donne matière à la première des trois parties thématiques abordées dans cet ouvrage. Tour à tour, sont analysés la méthode de travail de Maurice Brillaud, son soin apporté au détail architectural et enfin l'utilisation du béton armé. Ce dernier chapitre se révèle être d'un grand intérêt car on voit de quelle manière la maîtrise progressive de ce nouveau matériau permet à Maurice Brillaud de passer de sa simple utilisation à l'affirmation d'une nouvelle modernité, en tirant du béton armé un nouveau langage esthétique.

La deuxième partie de l'ouvrage met en lumière les préoccupations sociales de Maurice Brillaud. Son intérêt pour la problématique de l'habitat social prend de l'importance au fil des années et débouche sur la réalisation de grands ensembles de logements économiques.

Ces réflexions sociales amèneront Maurice Brillaud – thème de la troisième partie du livre – à un engagement politique dans la ville de Genève qu'il n'a jamais quittée. Député socialiste de 1931 à 1941, chef du département des Travaux publics de 1933 à 1936, il s'efforce alors d'élargir la problématique de l'architecture à celle de la

ville. Se tournant résolument vers l'urbanisme, il élabore divers plans directeurs – témoins d'une forte rationalisation de l'espace urbain – mais sans pour autant oublier leur imbrication avec l'espace vécu. Un chapitre sur le rapport instauré entre les pouvoirs publics et l'architecte analyse de manière pertinente la situation genevoise en comparaison avec une autre ville où s'associèrent intimement politique et architecture: la Lyon de Tony Garnier.

Un dernier chapitre, plus habituel mais tout aussi intéressant, dresse la biographie de l'architecte. Ainsi, après les nombreux développements thématiques, le lecteur a la possibilité de remettre Maurice Brillaud dans son temps et de le confronter aux différentes tendances et théories architecturales de son siècle.

Bien loin d'un simple catalogue d'exposition, c'est donc tout un pan de l'architecture suisse et de la gestion des villes qui s'ouvre avec cet ouvrage. Pour être sauvegardée, l'architecture du XX^e a besoin d'être connue: un premier pas a ainsi été fait avec Maurice Brillaud. Espérons que cette voie sera suivie.

Etienne Corbaz (Lausanne)

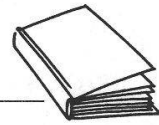
DAVID HAUSER

GEBaute IDEOLOGIE

**STÄDTISCHE WOHNUNGSPOLITIK
UND SOZIALER WOHNUNGSBAU DER
ZWISCHENKRIEGSZEIT IM LICHT DER
INTEGRATION DER ARBEITERKLASSE**

WINTERTHURER JAHRBUCH 1992, S. 49–77.

Resümee einer Zürcher historischen Lizentiatsarbeit, zeigt der Autor die besondere Prägung der Wohnbaupolitik in einer stark industrialisierten, politisch aber nicht von der Arbeiterbewegung dominierten Stadt. Im Gegensatz zu den «roten Städten» der Zwischenkriegszeit mit ihren imposanten Blockrandbebauungen bevorzugte man



in Winterthur das Gartenstadt-Modell mit einer individualisierenden Bauweise. Grossstadtfeindschaft und Furcht vor proletarischen Ballungen lagen dem ebenso zugrunde wie das Bestreben, ein bürgerliches Familienleitbild (mit nicht-berufstätigen Müttern) auf die Arbeiterklasse auszuweiten. Sozialdemokratie und Gewerkschaften unterschieden sich kaum von den tonangebenden Demokraten, was ihre Vorstellungen vom Wohnen betraf. Mit dem sozialen Wohnungsbau wurden bürgerliche Werte in breite Schichten getragen. Im Jahr 1989 erhielt Winterthur den Wakkerpreis für den Schutz von Arbeiterwohnungen der Zwischenkriegszeit: Zeugen einer gelungenen gesellschaftlichen Integration der Arbeiterklasse.

Gemessen an den intendierten Zielen gerät die Durchführung im Artikel zum Teil etwas schwach, so z.B. die Skizze zur Entwicklung der Arbeiterbewegung. Welche Teile der Arbeiterschaft tatsächlich in den Siedlungen wohnten, erfährt man nicht. Die aufgeworfenen Fragen sind indessen wichtig, eine grössere Darstellung dazu gibt es bisher nicht.

Mario König (Zürich)

IRMA NOSEDA BAUEN AN ZÜRICH

MIT BEITRÄGEN VON ROGER DIENER ET AL.
HERAUSGEGEBEN VOM BAUAMT II DER STADT
ZÜRICH, ZÜRICH 1992, 151 S., ZAHLREICHE ABB. UND
PLÄNE, FR. 78.-

«Das Gesellschaftliche, das Politische von Architektur besteht zu einem gewichtigen Teil darin, wie sich ein Gebäude zum Stadt-Ganzen verhält. Das bringt es mit sich, dass jeder Bau im Spannungsverhältnis zwischen den Interessen der Bauträgerschaft und denen der Gemeinschaft steht.» (Irma Nosedà) Diesem Spannungsverhältnis geht das Buch in zahlreichen Beiträgen zu

Bauten und städtebaulichen Projekten der letzten Jahrzehnte sowie in vier Gesprächen mit ExpertInnen nach. Nicht etwa im Sinn eines Inventars von architektonischen Meisterwerken. Sondern im Sinn einer sorgfältigen Evaluation höchst unterschiedlicher Lösungsansätze für ganz unterschiedliche Aufgaben der Stadt-Ergänzung.

Erfahrungen der siebziger und achtziger Jahre werden in dem Band vorsichtig zusammengefasst und zwar stets unter der Fragestellung: Wie geht es weiter? Was lässt sich aus diesen Erfahrungen lernen? Wo müssen neue Wege gefunden werden? Scheinbar gesicherte Werte der letzten Jahre – etwa die Wiederkehr des Historischen, die Renaissance des Blockrands, die Praxis der Denkmalpflege, die Ablehnung des Hochhauses – werden zur Diskussion gestellt. Mit offenem Ausgang.

Für mich ist dies seit langem eine der erfreulichsten und anregendsten Publikationen zum Thema, weil es der Kunsthistorikerin Irma Nosedà und ihrem Team gelingt, stets die offenen Fragen im Auge zu behalten, sich von vorhandenen Lösungen und scheinbar gesicherten Erkenntnissen oder Werturteilen nicht beirren zu lassen. Jede Seite regt zum Nachdenken – auch über eigene Vorurteile – und zum Weiterdiskutieren an.

Die hervorragende Buchgestaltung von Michael Baviera leistet ein übriges, dass man den relativ hohen Ladenpreis (das Buch erschien ohne städtische Subvention) gern in Kauf nimmt.

Daniel Kurz (Zürich)

FAUBOURG SAINT-GERVAIS L'AUTRE GENÈVE

EDITIONS ZOÉ, GENÈVE 1992, 229 P., LARGEMENT
ILLUSTRÉ, FS 32.-

Au sein des multiples manières d'aborder la ville, la rencontre avec les quartiers est traditionnellement goûtée par le public. L'édition de cet ouvrage collectif largement illustré ne devrait pas déroger à la règle. Livre de synthèse sur les connaissances présentes de l'histoire du quartier de St-Gervais à Genève, il s'ouvre, par la diversité des discours, à un large public. L'album en noir et blanc qui constitue le dernier tiers du livre, élaboré par six photographes et agrémenté de courtes notes sur ce que veut être le regard de l'objectif, plaira par l'équilibre trouvé entre figures du bâti et prises de vue des lieux où les habitants s'affairent. La variété des formats et des contrastes attire l'oeil indiscutablement, sans jamais donner l'effet d'un livre dans le livre vu le soin porté à l'iconographie dans l'ensemble de l'ouvrage.

L'illustration de couverture et le titre ravageur ne laissent aucun doute. Le quartier St-Gervais que l'on découvre dans ce livre sent le soufre autant que le tan. Historiquement réputé pour son tempérament frondeur dans une Genève supposée austère, le quartier est habilement raconté par la narration libre et heureusement enjouée d'historien(ne)s et d'un architecte. Une mention spéciale doit être décernée à Armand Brulhart qui transforme son analyse en itinéraire personnel où s'oublie la poussière d'archive *vanillée* grâce à un style rieur quoique trop systématiquement porté sur l'exclamatif...

Luc Weibel, dans son exercice de prédilection – l'enquête orale – rapporte dans sa hotte quelques traits saillants d'habitants amoureux de leur quartier, toujours prêts à magnifier un passé d'inconfort. Le plaisir de lire est garanti.

A travers ces déambulations qui

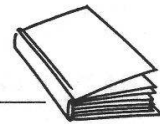
couvrent les siècles passés, une certaine unité traverse l'ensemble des contributions. Le bâti, les odeurs, la composition sociale et les échauffourées politiques qui traversent le quartier, scandent les discours des chercheurs. C'est ce que font efficacement et sobrement les textes de Corinne Walker et Marc Vuilleumier. L'architecte Jean-Marc Lamunière apporte sa touche «stylistique» très classificatrice, parfois inutilement théorisante dans un tel ouvrage, mais qui a le mérite de montrer la vigueur et le poids des aménagements urbains depuis la deuxième guerre mondiale.

Frédéric Sardet (Genève)

HANS G. HELMS (HG.) DIE STADT ALS GABENTISCH BEOBACHTUNGEN DER AKTUELLEN STÄDTEBAUENTWICKLUNG

RECLAM VERLAG, LEIPZIG 1992, 585 S., 114 ABB.,
FR. 25.-

«Die Stadt als Gabentisch» – ein freundlicher Titel für unfreundliche Tatsachen: die von Hans G. Helms herausgegebenen «Beobachtungen zwischen Manhattan und Berlin Marzahn», aus West und Ost also, zeigen die stadt«gestaltende» Macht marktwirtschaftlicher Prozesse. Es sind denkwürdige Beobachtungen zu den thematischen Hauptblöcken: die USA zwischen Boom und Rezession, Hochglanz und verborgene Armut, Westeuropa und Westdeutschland, Ostdeutschlands Städte und Gemeinden vor dem Umbau. Zahlreiche namhafte Autorinnen und Autoren machen den dicht gepackten, opulenten Reader zu einer Fundgrube. Dabei wird – unter anderem – die oftmals tagespolitisch gefeierte «Renaissance der Städte» gründlich hinterfragt. Haben sich hier endlich wohlmeinende und -gestaltende Architekten, Städtebauer und Planer durchsetzen und Politiker und Wirtschaftsführer über-



zeugen können? Oder ist diese «Reurbanisierung» Folge sozioökonomischer Prozesse?

Die Umstrukturierung von Städten, besonders von deren inneren Bereichen, als Arbeits- und Wohnort für Bevölkerungskreise mit gehobenen Ansprüchen ist im Gange: Gentrification. Dies bedeutet eine Umkehr der Stadtentwicklung: Nachdem die Besserverdienenden immer weiter aus der Stadt gezogen waren, folgt nun ihre Rückkehr in die Stadt. Sie wollen kurze Wege, sie wollen gemischte Funktionen, sie wollen Kultur. Renaissance der Städte – für diese Schicht zumindest. Verdrängung aus den Städten für die anderen? Architektonische und städtebauliche Qualität sind Parolen im Ringen von Städten um Prosperität. Ästhetische Ausrüstung der Städte als ästhetische Aufrüstung im wirtschaftlichen Standortwettbewerb? Eine solchermassen funktionalisierte Stadtgestaltung kompromittiert unser Kulturverständnis. Städtebau und Stadtplanung als Erfüllungshilfen – gewissermaßen Verpackungskünstler – ohnehin stattfindender sozioökonomischer Prozesse. Ist es das, was bleibt?

Michael Koch (Zürich)

DIETER HOFFMANN-AXTHELM
DIE DRITTE STADT
BAUSTEINE EINES NEUEN
GRÜNDUNGSVERTRAGES

SUHRKAMP VERLAG (EDITION SUHRKAMP),
FRANKFURT AM MAIN 1993, 248 S., FR. 19.80

In der Fachwelt ist der Autor bekannt als in Berlin lebender freier Stadtplaner und Städtebaukritiker. Der apodiktische Titel seines im letzten Jahr erschienenen Buches klingt vielversprechend und im besten Sinne radikal: Man erwartet eine grundsätzliche Stellungnahme zur bestehenden und wegweisende Postulate zur künftigen Stadt.

Man wird nicht enttäuscht – soviel Lorbeer vorweg.

Der Titel «Die neue Stadt» hätte auch gepasst, wäre dieser nicht im Laufe der Städtebaugeschichte längst besetzt worden und hätte der Autor an diese Tradition anknüpfen wollen. «Die dritte Stadt» also – was war mit der ersten und der zweiten? Die erste, antike Stadt verlor mit deren Ende ihre Voraussetzungen; die zweite, die auf der mittelalterlichen Trennung von Stadt und Land basierte, hat sich mehr schlecht als recht bis in die heutige Zeit hinübergerettet, doch auch ihre Zeit ist abgelaufen. Die «postindustrielle Neubegründung der Stadt» steht auf der Tagesordnung: «Angesichts neuer Aufgaben und Belastungen muss nicht weniger als eine dritte Stadt ausgehandelt werden. » «Ausgehandelt werden» – dies verweist darauf, dass der dritte «Stadtvertrag» nicht einfach im bestehenden sozioökonomischen und politisch-administrativen System verfügt oder verordnet werden kann, gilt es doch, die gesellschaftlichen Voraussetzungen der dritten Stadt mitzuvereinbaren. So schwierig es heute ist, für derartig grundsätzliche Perspektiven Optimismus aufzubringen, – dass es dazu keine Alternative gibt, ist die feste Überzeugung des Autors: «Die ökologische Untragbarkeit – teils auch Unerträglichkeit – der Städte, und die Einwanderung der kolonialen Armutswelten» machen eine fundamentale Neuorientierung der Stadtentwicklung notwendig.

Hoffmann-Axthelm behandelt die «Bausteine eines neuen Gründungsvertrages» der Stadt in sieben Kapiteln: Stadtwachstum, Einwanderung, Stadtökologie, Modernisierung, Elemente des Umbaus, Stadtstruktur, Kultur der Grossstadt. In jedem Kapitel verortet er die aktuellen Argumentationen durch historische Rückbezüge und Einordnungen. Angesichts der Fülle des Materials, das er ausbreitet, und angesichts der vielfältigen Fragen, die er aufwirft, sind knappe Zusam- ■ 157

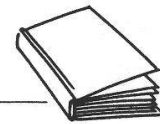
menfassungen wenig sinnvoll. Jedenfalls lässt der Autor kaum ein schwieriges Thema und damit auch kein Fettnäpfchen aus: Er hat Spass am Thematisieren von Widersprüchlichkeiten in der aktuellen Debatte über die Stadt, und solange man sich nicht mit der eigenen Position ertappt fühlt, goutiert man die manchmal scharfzüngige Sprache mit Vergnügen. Im folgenden muss der Hinweis auf einige Argumentationen genügen.

Dass Dieter Hoffmann-Axthelm die beiden Problembereiche Stadtökologie und Einwanderung zusammen diskutiert, ist in der aktuellen Städtebaudebatte nicht gerade üblich. Stadtökologie gedieh in den siebziger und achtziger Jahren im Kontext der allseitigen Schwäche der Stadtentwicklung, namentlich zum Beispiel in der Nischenkultur der Politinsel Berlin, als Traum einer im Dornröschenschlaf befindlichen Grossstadt. Stadtökologie geriet und gerät manchmal in die Nähe einer eigentlichen Stadtfeindschaft. Durch neuerliches Stadtwachstum, ausgelöst durch Zu- und Einwanderungen, baut sich hier ein Konflikt auf. Stadtwachstum beinhaltet in jeglicher Hinsicht Zumutungen für alle Beteiligten und konfrontiert die Reinheit der stadtökologischen Lehre mit der Widersprüchlichkeit, Komplexität und Eigengesetzlichkeit des Phänomens Stadt. Dass unter der Überschrift Stadtökologie keine einfachen Rezepte und schnellen Gewissheiten erwartet werden können, wird einem spätestens dann deutlich, wenn Dieter Hoffmann-Axthelm – er lässt, wie gesagt, kein Fettnäpfchen aus – neben einer «anarchistischen» auch noch eine «völkische» Entwicklungslinie ökologischer Postulate identifiziert und ausführt, dass «Teile der NS-Massenbewegung als ökologische Bewegung» ernsthaft untersucht werden müssten.

Indem er zwischen «subjektökologischen» und «objektökologischen» Ansätzen unterscheidet, thematisiert er auch das

schwierige Pendeln der Ökologiedebatte zwischen Heilslehre und Ökodiktatur, zwischen ethischer Umorientierung und normativen Zwängen. Wenn das Stadtwachstum unausweichlich ist, heisst dies: wachsen lernen, das heisst mit den Zumutungen umgehen lernen, zum Beispiel durch die Zuwanderung fremder Ethnien, wenn diese ganze Quartiere zu dominieren beginnen und dabei auch noch ihre eigene (Überlebens-) «Ökonomie» mitbringen. Dieter Hoffmann-Axthelm behandelt dieses «Miteinander-Umgehen-Lernen» der verschiedenen Volksgruppen, deren Integration, jenseits aller blauäugigen «Multikulti»-Phantasien. Er thematisiert auch die Möglichkeiten des Scheiterns – wegen Versagens auf beiden Seiten: der Ansässigen und der Zuwandernden. Letzteres anzusprechen ist heute auch nicht unbedingt selbstverständlich.

Wenn Hoffmann-Axthelm die gelebte Stadt der gebauten Stadt gegenüberstellt, kommt er auf einen Dauerbrenner der Städtebaudiskussion zu sprechen: In welchem Verhältnis stehen die oft hochfliegenden gesellschaftlichen Hoffnungen, die mit städtebaulichen Projekten verbunden werden, zur Realität des städtischen Lebens? Wer beeinflusst hier was oder wen? Für den Autor ist klar: «Wenn Architekten anfangen, vom Bild der Stadt zu reden, ist es Zeit, die nächste Bürgerinitiative zu gründen.» Soweit er damit vor überzogenen Erwartungen an die Wirkung städtebaulicher Projekte auf das gesellschaftliche Leben warnt, so hat er natürlich Anlass genug dafür. Auch wenn er Urbanität in erster Linie als eine Frage städtischer Nutzungen ansieht und weniger als Frage besonderer städtebaulicher Gestaltung. Damit ist jedoch noch nichts Abschiessendes über die Bedeutung städtebaulicher Projekte für die Diskussion über die Zukunft der Stadt gesagt, besonders, wenn es um die kulturelle Verankerung des Städtebaus in Geschichte und «Ort» geht.



Die geneigte Leserschaft spürt, wie sich der Architekt im Rezensenten – nunmehr selbst betroffen – gegen die spitze Argumentation von Dieter Hoffmann-Axthelm zu wehren beginnt und Einseitigkeiten der Ausführungen bemängeln möchte. Dieser Wunsch zum Widerspruch setzt sich fort, wenn Hoffmann-Axthelm die Ziele der Moderne, – namentlich des modernen Städtebaus mit seinem Konzept «der neuen Stadt» – in einem Ausmass für die Misere unserer Städte ursächlich verantwortlich macht, dass einem Fragen kommen: Hatte dieser moderne Städtebau (z. B. in Form der Stadtplanungsämter) tatsächlich die Macht, Entwicklungen derart zu beeinflussen? In welchem Verhältnis steht das, was von den Planungsämtern umgesetzt wurde, zu den ursprünglichen Intentionen der Pioniere der Moderne? Hier wäre beispielsweise anzumerken, dass das vielzitierte Postulat aus der «Charta von Athen» von der Trennung der Funktionen als Quelle allen städtebaulichen Übels in dieser verkehrserzeugenden Totalität, unter der wir heute leiden, mit Sicherheit *so* nicht gemeint war. Die Moderne war zwiespältiger, widersprüchlicher und auch umfassender in ihren – im besten Sinne aufklärerischen und durchaus humanistischen – Intentionen als das, was in der städtebaulichen Realität umgesetzt wurde. Von einem solchen Ausgangspunkt auszugehen hiesse, nach dem verloren gegangenen Ideengut zu fragen, zu fragen, warum es verloren ging, warum moderner Städtebau sich derart utilitaristisch «vereinseitigen» liess. Womit man im Grunde bei den Thesen von Jürgen Habermas zum unvollendeten Projekt der Moderne angelangt wäre, und nun so richtig schön grundsätzlich anfangen könnte, darüber zu diskutieren, worauf die Zukunft unserer Epoche zu gründen sei: auf der «Moderne» oder der «Postmoderne»?

Damit sollte nur angedeutet werden, dass das Buch von Dieter Hoffmann-

Axthelm reichlich Diskussionsstoff enthält und keine endgültigen Antworten geben will. Nichtsdestotrotz oder gerade wegen dieser konfliktfreudigen Argumentationsweise: Respekt vor dem ausgreifenden Ansatz, der dahintersteckt und die Publikation zu einem wichtigen Buch macht: weil darin Dinge in Zusammenhänge gebracht werden, die zusammen gehören. Ob daraus etwas Nachhaltiges «zusammenwächst», wird von unserer Fähigkeit zur Auseinandersetzung über die Stadt – und die Gesellschaft – der Zukunft abhängen.

Michael Koch (Zürich)

JEAN-DANIEL BLANC

DIE STADT – EIN VERKEHRSHINDERNIS?

LEITBILDER STÄDTISCHER VERKEHRSPLANUNG UND VERKEHRSPOLITIK IN ZÜRICH 1945–1975

CHRONOS VERLAG, ZÜRICH 1993, 256 SEITEN, MIT ABB., GRAPHIKEN UND KARTEN, FR. 38.–

Mit dem Aufstieg des Automobils zum wichtigsten individuellen Verkehrsmittel nach dem Zweiten Weltkrieg nahm auch die Planungstätigkeit für die Bereitstellung des dazu nötigen Strassenraumes einen entsprechenden Aufschwung. Besondere Schwierigkeiten bot dabei die Aufgabe, den stark anwachsenden Automobilverkehr in den städtischen Raum zu integrieren. Dazu mussten differenzierte Vorstellungen entwickelt werden, waren doch das nationale Autobahnnetz und das kommunale Verkehrsnetz miteinander zu verbinden. Mit diesen «Leitbildern» befasst sich am Beispiel der Stadt Zürich die Dissertation von Jean-Daniel Blanc.

Zentrales Erkenntnisziel sind nicht die von Architekten, Verkehrsingenieuren und Planern entworfenen «Verkehrsplanungen» und realisierten Strassenbauten, sondern der «Umbruch» dieser Leitbilder in ■ 159

den frühen siebziger Jahren. Bis weit in die sechziger Jahre herrschte auch in der Stadt Zürich ein politischer Konsens über den grosszügigen, dem stetigen Wachstum des städtischen Bauvolumens und des Automobilverkehrs angepassten Ausbau des Strassennetzes. Kernstück der zürcherischen Verkehrsplanung bildete das sogenannte «Ypsilon», mit dem im Raum, in dem Limmat und Sihl zusammenfliessen, der Stadtzubringerverkehr und der Durchgangsverkehr mit einer integrierten Lösung bewältigt werden sollten. Gegen das Ypsilon, das über weite Strecken in die Flussläufe der Sihl und Limmat gelegt werden sollte, wie gegen ein U-Bahnprojekt und bald auch gegen kleinere Strassenbauprojekte erhob sich eine «Stadtopposition», die sich auf andere «Leitbilder» stützte und «Wohnlichkeit», «Lebensqualität», «Umweltverträglichkeit» usw. in den Vordergrund rückte. Der Autor vergisst nicht, auf den Stellenwert der Medien in diesen Auseinandersetzungen hinzuweisen. Etwa auf das 1970 entstandene Tages-Anzeiger-Magazin, das zum eigentlichen Sonntagsblatt der Neuen Linken Zürichs avancierte.

Es gelingt dem Autor, – mindestens für den Lesenden aus der Agglomeration Zürich – in packender Art und doch anspruchsvoller Verarbeitungsweise den Wandel von den unbestrittenen Leitbildern der Verkehrsplanung der fünfziger und sechziger Jahre zur Inszenierung neuer, alternativer Leitbilder durch die aus einer jungen Architekten- und Ingenieurgeneration und der politischen Linken bestehende «Stadtopposition» darzustellen. Besonders eindrücklich ist die Arbeit dort, wo beschrieben wird, wie in kürzester Zeit ein genereller Wertewandel stattfand und das, was eben noch als «normal» angesehen wurde, als «nicht mehr denkbar» erschien, wie zum Beispiel die Benützung von Flussläufen für Strassenkanäle. In diesem Zusammenhang wäre es reizvoll gewesen, wenn nicht nur der Wandel der virtuellen

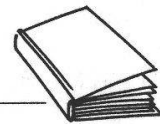
Leitbilder, sondern auch der «geschauten Bilder» der verwirklichten Strassenbauprojekte noch breiter zum Zuge gekommen wäre. Die Orientierungskraft der alternativen Leitbilder neben den immer noch wirkungsstarken Basisleitbildern ist nicht zu begreifen, ohne die «faktischen Bilder», etwa des ausschliesslich dem motorisierten privaten und öffentlichen Verkehr übergebenen Zürcher Bahnhofplatzes oder der Westtangente, die mehrere Quartiere zweiteilt und in ihrem Immissionsbereich die Wohnqualität stark reduziert. Quartiervertreter, die den Bau dieser behelfsmässigen Stadtautobahn zur Verbesserung des Verkehrsflusses im Quartier unterstützt hatten, nahmen nach der Eröffnung angesichts des nun erfahrbaren Phänomens unverzüglich Stellung gegen dieses Bauwerk.

Der Autor versucht eingangs der Arbeit, eine Skizze der Entwicklung der schweizerischen Nachkriegsgesellschaft zu entwerfen, um den Leitbild-Wandel verorten zu können. Er zeichnet dabei ein etwas gar düsteres Bild der «konservativen und nationalistischen» Schweiz vor 1968. Zudem sitzt er dem klassenantagonistisch inspirierten Topos von der «Integration der Arbeiterschaft» auf. Er eignet sich dann auch nicht schlecht, um die verkehrspolitische Bekehrung der Sozialdemokraten feiern zu können.

Wer mit den kommunikations- und lerntheoretisch aufgeladenen Begriffen (Krise, Phase, Struktur, Stabilisierung usw.) der Siegenthaler-Schule nicht vertraut ist, tut gut daran, die kurzen theoretischen Grundlagen sehr genau zu lesen oder gleich zum neulich erschienenen Standard-Werk von Hansjörg Siegenthaler zu greifen.

Die 200 Seiten umfassende Dissertation lässt sich problemlos an einem Wochenende bewältigen. Keine Selbstverständlichkeit!

Rudolf Jaun (Zürich)



HANS ROHR

BUCHHANDLUNG &
ANTIQUARIAT
ZUM
OBERDORF AG
8024 ZÜRICH

Hauptsitz:

Oberdorfstrasse 5

Filmbuchhandlung:

Oberdorfstrasse 3

Antiquariat / Esoterik

Torgasse 4

Tel. 01 / 251 36 36

Fax. 01 / 251 33 44

Ein altmodisches, aber vielseitiges Bücherhaus mit
neuer und antiquarischer Literatur am Lager. Laufend
Nova-Verzeichnisse, besonders ausgerichtet auf

ALTE WELT & MITTELALTER

HUMANISMUS & REFORMATION

Vorrätig ist eine reiche Primär- und Sekundärliteratur

GERMANISTIK – ALLGEMEINE SPRACHWISSENSCHAFTEN

Spezielle Abteilungen: Texte und Interpretation,
Linguistik

PHILOSOPHIE

MEDIENKUNDE

Film, Fotografie, Ballett & Tanz, Zirkus, Journalismus

HELVETICA

Laufend Antiquariatskataloge: Allgemeines, Kantons-
und Ortsgeschichte

ALLGEMEINE BESPRECHUNGEN / COMPTES RENDUS GÉNÉRAUX

HELMUT BRÄUER

HANDWERK IM ALTEN CHEMNITZ STUDIEN ZUR SOZIAL- UND WIRTSCHAFTSGESCHICHTE DES CHEMNITZER HANDWERKS VON DEN ANFÄNGEN BIS ZUM BEGINN DER INDUSTRIELLEN REVOLUTION

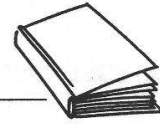
VERLAG HEIMATLAND SACHSEN GMBH CHEMNITZ,
CHEMNITZ 1992, MIT FARBABBILDUNGEN, 180 S.

Helmut Bräuer, bis Ende 1992 Ordinarius an der Universität Leipzig, legt neuerlich eine Studie vor, in der Absicht, Diskussionsangebote für eine Sozial- und Wirtschaftsgeschichte des sächsischen Handwerks bereitzustellen. Sie ist über den regionalgeschichtlichen Rahmen hinaus lesenswert, weil sie für das Thema Handwerk insgesamt neuere sozialgeschichtliche Ansätze aufgreift und weiterführt. Am Beispiel von Chemnitz, einer Exportgewerbestadt mittlerer Grösse, entwirft Bräuer einen Problemaufriss der Stadtwirtschaft, der zünftischen Organisationsstrukturen, der Produktionsbedingungen und der Lebensformen im Handwerk seit dem 14. Jahrhundert. In der Längsschnitt-Perspektive werden die Widersprüche und sozialen Spannungen innerhalb des Handwerks aufgedeckt und die Auswirkungen der ökonomischen und kriegsbedingten Krisen analysiert, die es bis um 1800 erlebte. Bräuer stellt das eher statische Regelwerk der Innungen dem realen ökonomischen und sozialen Wandel gegenüber; Zunftstatuten seien nicht perspektivisch als Zukunftsentwürfe konzipiert gewesen, sondern hätten die Entwicklungen jeweils «im Nachgang» festgeschrieben. Anstatt eines chronologischen Aufbaus wählt

folgenden Kapiteln: Anfänge – Zunftverfassung – Gewerbeentwicklung – Lehrlinge – Gesellen – Meister und Meisterinnen.

Ihr ökonomisches Gewicht und ihre Marktstellung in der westsächsischen Gewerbeflandschaft verdankte die Stadt Chemnitz der Textilproduktion. Am frühesten (1390) bedurfte das Leinenhandwerk normativer Steuerung, da es den Betrieb der Bleiche mit ihren Wiesenanlagen zu regeln galt. Wiederholt ergriff der Rat mit landesherrlicher Unterstützung Massnahmen zur Abwehr der «Winkelbleichen» und zur Wahrung des Bleichmonopols in der Region. Neben die Leinenweberei trat im 14. Jahrhundert die Barchentproduktion (Mischgewebe aus Leinen und Baumwolle); über den Baumwollhandel nahmen oberdeutsche und Leipziger Kaufleute und Handelshäuser bald Einfluss auf Produktion und Vertrieb; es entstanden Verlagsverhältnisse, die die Autonomie der Handwerker einschränkten, finanzielle Abhängigkeiten schufen und die Meister von den Möglichkeiten der Gewinnabschöpfung abschnitten. Seit 1400 etablierte sich – durch die Einbürgerung böhmischer Wollweber nachweisbar – die Tuchmacherei, deren Niedergang der Dreissigjährige Krieg einleitete. Nach 1648 benötigte die Leinenweberei praktisch 40 Jahre, um sich zu erholen und die Produktion auf das Vorkriegsniveau zu steigern. Daneben entfaltete sich im 17. Jahrhundert die Strumpfwirkerei zu beträchtlicher regionaler Bedeutung.

In Chemnitz stand die Innungsbildung wie andernorts unter dem Eindruck innerstädtischer Spannungen; die Zünfte boten Gelegenheit zur politischen Kommunikation. Um 1345 wandten sie sich als Sprachrohr und Träger bürgerschaftlicher Opposition gegen den von Kaufleuten und Grundbesitzern beherrschten Rat. In weiteren Auseinandersetzungen brach die Spannungslage zwischen Rat und Hand-



werkern erneut auf. Als politische Kraft formierte sich die Handwerkerschaft letztmals 1524 in einer antiklerikalen Demonstration. Später artikulierten Handwerker ihre Proteste nur in Einzelakten oder als kleinere Gruppen.

Die soziale Anfälligkeit des Handwerks in wirtschaftlichen Krisen manifestierte sich auf verschiedenen Ebenen. Seit dem frühen 14. Jahrhundert erwies sich die Konkurrenz der Landhandwerker besonders für die Leinenweber als Dauerproblem. Ihre Produkte verringerten die Absatzmöglichkeiten der Stadthandwerker auf dem Lande und schmälerten zugleich die Chemnitzer Marktanteile am Export. An diesem Umstand veränderten die Bestimmungen von 1555 grundsätzlich nichts, die den Spielraum der Landhandwerker eingrenzten und ihnen die Lehrlingsausbildung untersagten. Ihre Rohstoffbasis hatte die Leinenweberei in der dörflichen Handspinnerei, welche auch die «Störer» auf dem Lande mit Garn versorgte. 1799 waren im Umkreis von 4 Meilen um die Stadt zirka 15'000 Spinner und Spinnerinnen tätig.

Krisen, innerer und äusserer Konkurrenzdruck liessen im 17. und 18. Jahrhundert die Engpässe anwachsen. Der Einzelne hatte zunehmend Mühe, «Nahrung» zu finden. Im Handwerkerstand breitete sich Armut aus und liess sich auch durch Aufnahme nebengewerblicher Tätigkeiten nicht abwenden. Unter diesen Umständen veränderten sich Lebensverhältnisse, Position und Perspektiven der einzelnen Mitglieder im Handwerkerhaushalt. Bräuer entwickelt diese Zusammenhänge, indem er zuunterst in der Hierarchie des Familienbetriebs, beim Lehrling, beginnt, sich den Gesellen und zuletzt dem Meister-ehepaar zuwendet. Die Lehre (sie stand in Chemnitz den Mädchen nicht offen) war Lehrzeit im weitesten Sinne, indem sie Arbeiten in Nebenerwerbsbereichen und die Unterstützung der Meisterin im Haushalt umfasste. Bräuer sieht den Lehrling

nicht als Familienmitglied, sondern als Jugendlichen in fremder Umgebung, dem der Meister als «personifizierte Gewalt» gegenüberstand.

Anders als am Oberrhein wurden die Gesellen in Sachsen schon seit dem 15. Jahrhundert «eine relativ separate soziale Erscheinung», das Gesellendasein stellte nicht mehr bloss eine Übergangs- und Warteposition dar, sondern wandelte sich zu lebenslangem Status, ohne Aussicht auf die Meisterwürde. Die Elemente der Entwicklung sind Herauslösung der Gesellen – und Mägde – aus dem Meisterhaushalt, das Wohnen in der Herberge, der hohe Stellenwert der kollektiven Schenke im Rahmen des Kommunikationssystems der Gruppe, die Gesellenorganisation, die Migration und die Gesellen-Ehen. Mit der Eheschliessung «hatte der Geselle auf eine selbständige Werkstattführung im System der Zunft verzichtet», er blieb ewiger Geselle. (S. 91) Lohnforderungen schoben sich gegenüber dem Kampf um mehr Freizeit in den Vordergrund, was Bräuer als Folge veränderter Lebensumstände der Gesellen erklärt. Weil sie nicht mehr im Meisterhaushalt integriert waren, hing ihr Lebensunterhalt entscheidend vom monetären Lohn ab. Da er aber von Beginn an auf die Versorgung nur einer einzigen Person ausgerichtet gewesen, das heisst nicht Familienlohn im heutigen Sinne war, stellte die Lohnarbeit der Gesellen-Frau, der «Knäppin», (mit Gesindedienst oder Spinnen) eine soziale Notwendigkeit dar. In den Gesellenorganisationen waren für den Krankheitsfall Fürsorgebeiträge auch für Knäppinnen vorgesehen. Bräuer bewertet die Gesellenorganisationen nicht vorrangig als Einrichtungen mit Kampfcharakter sondern als «Institute des Ausgleichs, der Übereinkunft und der Zugeständnisse zwischen Meistern und Gesellen» (S. 94).

Im letzten Kapitel sind die leitenden Fragestellungen auf die Geschlechterbeziehungen, die Rolle von Eheschliessung, ■ 163

Abstammung und Reputation der Ehefrau gerichtet. Eheliche Geburt, Ehrlichkeit des Mannes wie auch Ehelichkeit und Redlichkeit der Frau waren zentrale Voraussetzung der Meisterschaft. Der Erwerb des Meisterrechts bedeutete eine kostspielige Hürde, sofern dem Anwärter nicht der mehrfach privilegierte Zugang als Meistersohn offenstand. Heirat und Betriebsgründung wurden als öffentliche Akte von zünftischen Moralnormvorstellungen bestimmt. Bräuer schneidet weitere Themen an, unter anderem die Erwerbschancen von Witwen, die Verbreitung des Hausbesitzes im Handwerk, die Untermiete und schliesslich die Sozialtopographie.

Die Lektüre des Buchs bietet einen anregenden Einstieg in die Probleme der Stadtgeschichte, des Handwerks und der Stadt-Land-Beziehungen im Spätmittelalter und in der Frühen Neuzeit.

Dorothee Rippmann (Itingen)

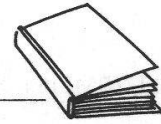
ULRICH PFISTER

**DIE ZÜRCHER FABRIQUES
PROTOINDUSTRIELLES WACHSTUM
VOM 16. BIS ZUM 18. JAHRHUNDERT**
CHRONOS VERLAG, ZÜRICH 1992, 590 S., FR. 90.–

Als 1979 eine zweite Auflage von «Industrialisierung und Volksleben» erschien, schrieb Rudolf Braun mit einem für ihn nicht untypischen Understatement im Vorwort, im Vergleich zu den gerade damals um sich greifenden Forschungen zum Problemkreis der Proto-Industrialisierung scheine ihm sein Buch «eher zu der Gattung ‚Heimatroman‘ zu gehören (mit dem Titelvermerk ‚in grosser Schrift‘, damit es auch Rentner kaufen)». Jetzt, 32 Jahre nach dem erstmaligen Erscheinen von «Industrialisierung und Volksleben» hat mit dem hier anzuzeigenden Buch von Ulrich Pfister Brauns inzwischen zu Berühmtheit gelangter «Erstling» für die von ihm behandelte

Region ein Gegenstück gefunden. Der Gegensatz, den Braun 1979 konstatierte, ist jetzt eher noch grösser: dort eine einfühlsame volkskundliche, ja ethnographische Studie, hier eine analytisch zupackende, mit grossem statistischen Aufwand betriebene, der Neoklassik verpflichtete Untersuchung.

Wie der Titel anzeigt, versteht sich das Buch von Pfister als Beitrag zur Proto-Industrialisierungsdebatte, und es besteht kein Zweifel, dass es künftig einer der Marksteine im Rahmen dieser Debatte sein wird. Das Konzept, das der Verfasser dabei zugrunde legt, schliesst sich zwar an die bislang vorgelegten in vielerlei Hinsicht an, doch wird es in eine bestimmte, durch die Wachstumstheorie Harrod-Domarscher Provenienz vorgegebene Richtung erweitert. Proto-Industrialisierung, definiert als «Wachstum bei konstanter Arbeits- und Kapitalproduktivität», war nach Pfister an vier Funktionsbedingungen gekoppelt: die «kontinuierliche Zunahme des Arbeitseinsatzes», die «kontinuierliche Zunahme des Kapitaleinsatzes», die «Protektion eines kontinuierlich wachsenden Exportmarktes» und die «Zunahme von Nahrungsmittelföhrungen zu konstanten Preisen». Interessant ist an diesem Konzeptualisierungsversuch insbesondere die Thematisierung der Protektion von Aussenmärkten, aber auch des Binnenbereichs als eines neben Arbeit und Kapital weiteren «Produktionsfaktors», der in einer positiven Einflussbeziehung zum gewerblichen Wachstum der betreffenden Region stand. Nicht zu leugnen ist die Stringenz des hier vorgelegten Ansatzes. Sie wird freilich durch eine Einengung auf das Ökonomische erkaufte. Im Lauf der Untersuchung finden zwar sozialgeschichtliche Vorgänge und Zusammenhänge den ihnen gebührenden Ort – für kulturelle Pänomene trifft das weniger zu –, doch bleibt diese Vorentscheidung nicht ganz ohne Folgen, da sie den Argumentationsduktus vorgibt. Dieser wird daneben nicht unwesentlich dadurch geprägt, dass



der Verfasser versucht, den Defiziten des von ihm gewählten Makroansatzes - im Vergleich zu einer Mikroanalyse - mit Hilfe von statistischen Methoden beizukommen.

Zunächst jedoch zum Aufbau des Buches. Auf die Einleitung, in der das Konzept expliziert wird, folgt ein grosses, ausserordentlich materialreiches Kapitel, in dem die drei Wachstumsphasen der zürcherischen Textilproduktion und deren räumliche Ausbreitung – bis in die benachbarten Gebiete – dargestellt werden. Für die erste Phase (1560–1640) waren einfache Endprodukte und Halbfabrikate kennzeichnend. Die zweite Phase (ca. 1660–1740) fand ihre Basis in neuen Produkten und einer korporatistischen Organisation der Kaufmannschaft, während sich in der dritten Phase (zweite Hälfte des 18. Jahrhunderts), gestützt auf die Produktion höherwertiger Artikel, Ansätze zu einem intensiven Wirtschaftswachstum ergaben. Das anschliessende Kapitel gilt den städtischen Kaufleuten und den ländlichen Verlegern sowie dem politischen Umfeld, in dem sie sich bewegten und auf das sie einzuwirken versuchten. Hier wird auch das Problem der Protektion – nach aussen als Sicherung von Absatzmärkten im Rahmen der eidgenössischen Aussenpolitik, nach innen als staatliche Intervention im Bereich der Produktionsverhältnisse – erörtert. Das Herzstück des Buches ist zweifellos das grosse Kapitel über «Heimarbeit in der ländlichen Familienwirtschaft». Mit diesem stehen die beiden folgenden Kapitel über Landwirtschaft und Demographie in engem Zusammenhang. Im Schlusskapitel werden die einzelnen Fäden noch einmal aufgenommen, um ein Gesamtbild der Proto-Industrialisierung im Kanton Zürich zu entwerfen (vgl. das Schema auf S. 503).

Der Reichtum an Perspektiven, den die drei zentralen Kapitel über Heimarbeit, Landwirtschaft und Demographie eröffnen, kann nicht genug betont werden. Umso stärker fällt freilich ein grundsätzliches

Problem ins Auge. Das Modell der proto-industriellen Familienökonomie, das Pfister, die Worte Hans Rudolf Maurers «In diesen Dorfschaften gilt bald keine andere Überlegung als die, welche Arbeit rentiert wöchentlich das meiste?» (1794) als Motto wähnend, entwirft, geht, ohne dass dies näher begründet würde, von der neoklassischen Annahme aus, dass die Einzelhaushalte eine Optimierungsstrategie verfolgten. Ausnahmen von dieser Grundannahme werden nur für zwei Grenzfälle zugelassen: die dörfliche Oberschicht und die marginalisierte Unterschicht. Von jener wird angenommen, dass ihr Bedarf an Statuskonsum gesättigt war, von dieser, dass entweder eine generell niedrige Arbeitsproduktivität einen niedrigen Arbeitseinsatz zur Folge hatte oder dass fehlende Möglichkeiten zur Verbesserung ihrer wirtschaftlichen Lage, insbesondere zum Erwerb von Land, keinen Raum für eine Optimierungsstrategie liessen; nur in diesen Fällen könne man davon ausgehen, dass der Statuskonsum gegenüber dem Erwerb von Grund und Boden oder von Arbeitsgeräten die Oberhand gewann. Nun soll hier nicht geleugnet werden, dass es Haushalte gegeben hat, bei denen sich eine Optimierungsstrategie, fassbar in einer intragenerationellen Aufstiegsmobilität (vom Hausindustriellen mit nur wenig Land zum Tauner oder Bauern), nachweisen lässt. Fraglich scheint es jedoch dem Rezensenten, ob man den Haushalten grundsätzlich eine solche Strategie unterstellen darf und ob man die Ursachen für ihr Fehlen oder ihr Vorhandensein allein an ökonomischen Daten festmachen sollte. Die Perspektive müsste vielmehr umgekehrt werden: Zu fragen wäre zu allererst, welche Faktoren dazu beigetragen haben, dass sich Haushalte aus der Einbindung in einen subsistenzwirtschaftlichen Zusammenhang lösen konnten. Daran war mit Sicherheit eine Vielzahl von Faktoren beteiligt; zu ihnen gehörten nicht nur ökonomische,

sondern nicht zuletzt auch soziokulturelle und solche der sozialen Praxis. Lässt man sich auf eine solche Perspektive ein, erscheint auch das, was Pfister als «subkulturelle Differenzierung» bezeichnet, in einem etwas anderen Licht. Es ist nicht primär Ausfluss eines abweichenden Verhaltens, im Gefolge des Bruchs der protoindustriellen Unterschicht mit den dörflichen Status- und Konsumnormen, sondern es verweist auf eine der Möglichkeiten, mit der Auflösung der subsistenzwirtschaftlichen Einheit von Produktion und Konsum umzugehen.

Von den Ergebnissen, die die beiden Kapitel über Landwirtschaft und Demographie bringen, können hier nur wenige summarisch genannt werden, so die sich im Verlauf der frühen Neuzeit vertiefende Komplementarität zwischen den nördlichen Alpen und dem nördlichen Alpenvorland einerseits und den Getreideüberschussgebieten am Hochrhein und am Bodensee andererseits, der Zusammenhang zwischen einem niedrigen Grenzprodukt landwirtschaftlicher Arbeit und dem Aufstieg der Proto-Industrialisierung und die Rolle der Abgabenbelastung. Was die Demographie anlangt, kann Pfister auf der Basis eines von F. Mendels entwickelten Verfahrens zeigen, dass sich eine protoindustrielle Bevölkerungsweise erst in der dritten Wachstumsphase durchzusetzen begann und hier auch allein dort, wo die Tätigkeit in der Hausindustrie, wie in der Baumwollspinnerei, nur geringe Investitionen zur Voraussetzung hatte. Schon diese wenigen Hinweise mögen genügen, um zu zeigen, dass hier ein in jeder Hinsicht grundlegendes Buch vorliegt. Die oben geäußerte Kritik sollte das in keiner Weise verdunkeln.

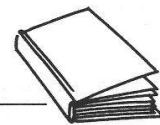
Peter Kriedte (Göttingen)

ROLF GRABER
BÜRGERLICHE ÖFFENTLICHKEIT
UND SPÄTABSOLUTISTISCHER
STAAT
SOZietätenBEWEGUNG UND
KONFLIKTKONJUNKTUR IN ZÜRICH
1746–1780

CHRONOS VERLAG, ZÜRICH 1993, 258 S., FR. 42.–

Mit seiner Dissertation legt Rolf Graber eine sowohl qualitative wie quantitative Analyse der Sozietätenbewegung der Stadt Zürich im Ancien Régime vor. Ziel ist es, in Anlehnung an die entwicklungsgeschichtlichen Theoreme von Jürgen Habermas und Reinhart Koselleck, eine Struktur- und Organisationsanalyse der städtischen Aufklärungsgesellschaften in den Formierungsprozess bürgerlicher Öffentlichkeit einzubinden. Darüber hinaus fragt Graber auch nach der Wirkungsmächtigkeit dieser Gesellschaften im spätabolutistischen Herrschaftssystem.

Im ersten Teil seiner Arbeit erstellt der Autor aufgrund eigener Erhebungen eine an dem Soziologen Ernst Manheim orientierte Typologie von Sozietäten sowohl nach kollektivbiographischen als auch programmatischen Gesichtspunkten. Dabei zeichnet sich eine unterschiedliche «ideologische Ausrichtung» innerhalb der Aufklärungsbewegung ab. Hier setzt Graber nun an, um die von ihm konstatierte Ambivalenz, den «doppelten Charakter» der Aufklärung zu verorten. So unterscheidet er in Gestalt der «Physikalischen Gesellschaft» ein reformistisch orientiertes aufgeklärtes Handels- und Bildungsbürgertum, das Aufklärungspostulate nur insoweit rezipiert und propagiert, als sie seine Bedürfnisse nach partiellen Reformen im Agrar-, Verwaltungs- und Erziehungsbereich legitimieren. Der Erneuerungsdiskurs entwickelt aber zwangsläufig eine Eigendynamik, die über die Intentionen der Gesellschaftsgründer hinausweist. Unter dem Einfluss der Naturrechtslehre schlagen die Reform-



diskussionen in politische Kritik um und bringen radikalaufklärerische Positionen hervor. Dies geschieht in Gestalt der «politischen Jugendbewegung», in deren Zentrum die «Historische Gesellschaft am Bach» und die «Helvetisch-vaterländische Gesellschaft der Gerwi» stehen. Mehrheitlich Söhne der städtischen Oberschicht, aber erstmalig auch Angehörige der Mittelschichten, besonders Pfarramtskandidaten, vertreten hier sehr viel weitergehende Reformziele und greifen das ständische System als solches an. Somit stehen sich – im Zeichen eines Generationenkonflikts – zwei gegensätzliche programmatische Konzeptionen von «Patriotismus» gegenüber: einerseits der «ökonomische Patriotismus», dessen gemässigter Reformkurs systemimmanent ausgerichtet ist und damit massgeblich zur erneuten Stabilisierung des bestehenden Herrschaftssystems beiträgt. Andererseits der das Gesamtsystem negierende «politische Patriotismus» der jüngeren Generation mit protodemokratischen Zügen, in dessen Umfeld sich eine Gegenöffentlichkeit mit eigener Infrastruktur in Form von Geheimgesellschaften entwickelt. Sie werden in der Folge die eigentlichen Zentren direkter politischer Aktionen.

Die daraus hervorgehenden politischen Unruhen in den Jahren von 1760 bis 1780 sind Gegenstand des zweiten Teils der Arbeit. Anhand von fünf Beispielen werden unter Verwendung reichen Quellenmaterials Konfliktfelder, Protestformen und ihre Auswirkungen untersucht. Dabei entwirft Graber das Bild einer «Konfliktkonjunktur», einer Wellenbewegung von Perioden manifester und latenter Konflikte, die in engster Verknüpfung mit dem Krisenverhalten der Führungseliten – einer Mischung aus integrativen und repressiven Massnahmen – gesehen werden muss. Durch die zweigleisige Strategie, die gemässigten Kräfte durch Integrations- und Aufstiegs-offerten einzubinden, den radikalen Teil aber durch Stigmatisierung und Krimina-

lisierung auszugrenzen, gelingt es der Regierung, die radikale Oppositionsfront sukzessive aufzuspalten und zu paralysieren. In den Auseinandersetzungen der 1760er Jahre sind es zunächst die Söhne der bürgerlichen Oberschicht, die sich eingedenk ihrer Karriere vom Radikalismus distanzieren und der ökonomischen Variante des Patriotismus annähern. Wenig später – anlässlich der Zunftunruhen im Jahre 1777 als Höhe- und Endpunkt der aufklärerischen Protestbewegung – gilt dies auch für die politischen Patrioten der bürgerlichen Mittelschicht. Angesichts einer erstmals breite Bevölkerungsschichten umfassenden Aufklärungsbewegung von unten folgen auch sie den Integrationsangeboten der Obrigkeit.

Damit wird eine konservative Restabilisierungsphase eingeleitet, in der das Schicksal des 1780 hingerichteten Landpfarrers Johann Heinrich Waser den endgültigen Bruch der Aufklärung von unten und der Konzeption einer Aufklärung von oben widerspiegelt. Wasers Bemühungen um die Belange der Landschaft provozieren die nahezu geschlossene Ablehnung der nun auf Kooperation und Einbindung ausgerichteten Patrioten. Ist die Stadt damit zunächst befriedet, bleibt – so der Ausblick – die Eigendynamik der Aufklärung ungebrochen, denn mit zeitlicher Verzögerung ergreift der Reformdiskurs in den 1790er Jahren die ländlichen Gebiete und schafft hier «präjakobinische» Verhaltensweisen.

Graber ist insgesamt eine überzeugende, wenngleich stellenweise terminologieüberfrachtete, Synthese von Sozietäten- und Konfliktanalyse gelungen. Er liefert damit nicht nur einen wichtigen Beitrag zu einer Sozialgeschichte des Aufklärungszeitalters, sondern bietet mit der Untersuchung der erfolgreichen elitären Konfliktregelung auch Einblicke in die ambivalente Beziehung bürgerlicher Öffentlichkeit zum spätabolutistischen Staat.

Barbara Weinmann (Berlin)

ERIC WIDMER

DE COEUR ET DE RAISON

**LE CHOIX DU CONJOINT À GENÈVE
AU XIXE SIÈCLE**

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE GENÈVE,
GENÈVE 1993, 153 P., FS 24.-

L'ouvrage d'Eric Widmer inaugure une nouvelle série de publications de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève destinée à accueillir des mémoires de licence. Cette initiative doit être saluée car elle vient combler un vide et elle permettra sans aucun doute de faire connaître les travaux d'étudiants en dehors d'un cercle restreint de spécialistes universitaires.

Ce livre porte sur l'un des moments essentiels de la vie des hommes et des femmes, à savoir le mariage. A travers une série de sources de nature différente (registres d'état civil, recensements, contrats de mariage), l'auteur a su reconstruire les caractéristiques des comportements matrimoniaux à Genève au XIXe siècle; des comportements qui révèlent des particularités propres à la réalité genevoise, mais qui en même temps s'insèrent dans le contexte plus vaste du système matrimonial européen.

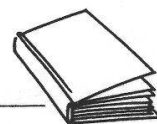
Cette recherche se caractérise par une double approche, à la fois historique et sociologique. En effet, cet ouvrage, tout en étant consacré à l'étude du mariage à Genève au siècle dernier, emprunte ses outils méthodologiques à la sociologie de la famille. L'approche sociologique que Widmer adopte dans son travail se remarque d'ailleurs déjà dans la première partie de l'étude consacrée au cadre conceptuel. La dizaine de pages portant sur ces aspects offrent un aperçu synthétique des origines et du développement de la recherche sur ce sujet. De Engels à Spencer, de Weber à Goode, de Roussel à Girard, se dessinent les tendances de la sociologie contemporaine de la famille. Aux

168 ■ sociologues américains qui voient dans le

choix du conjoint un acte qui, au cours du temps, devient de plus en plus privatisé et de moins en moins dépendant des contraintes sociales, s'oppose la sociologie française qui met en avant la persistance des phénomènes homogamiques. Ceux-ci, loin de disparaître, montrent que dans les sociétés contemporaines, on ne se marie pas encore au hasard: l'environnement culturel, économique et social continue à jouer un rôle déterminant dans le choix que les hommes et les femmes sont amenés à faire lors de leur mariage.

Les différents aspects de l'homogamie, que ce soit au niveau social, démographique ou géographique, sont mis en évidence à travers le dépouillement systématique d'un millier de mariages célébrés en trois périodes distinctes du XIXe siècle: 1817-1818, 1843-44 et 1869. L'analyse est menée dans une optique essentiellement quantitative et avec un important support informatique. Ceci a permis à l'auteur d'aller au-delà d'une simple description et d'appliquer des méthodes d'analyse statistique sophistiquées (modèles d'indépendance, analyse des résidus et des correspondances). Les résultats sont intéressants. Il en ressort, entre autres, une réalité figée qui se caractérise par trois groupes de mariages préférentiels: les classes supérieures, le monde artisanal et, enfin, les domestiques-manoeuvres et les agriculteurs. Les professions des deux groupes extrêmes de l'échelle sociale ont les comportements les plus homogames tandis que les milieux artisanaux et la petite bourgeoisie présentent des pratiques de mariage assez libres. Contrairement aux attentes, l'analyse de l'endogamie géographique révèle que malgré l'ouverture croissante de la ville à l'immigration au cours du siècle, la population accentue ses comportements endogamiques.

La recherche montre également un autre aspect assez surprenant. Le calendrier



de la nuptialité distingue assez nettement les différents milieux urbains. Les classes bourgeoises se caractérisent par la précocité du mariage des femmes et par la grande différence d'âge entre les époux. À l'inverse, les classes moyennes montrent une moindre différence d'âge entre les conjoints et un âge des nouvelles mariées relativement élevé.

Naturellement, comme le souligne l'auteur, le mariage n'est pas un phénomène limité aux deux époux. D'autres personnes interviennent dans cet événement, notamment les parents. Ceux-ci semblent jouer un rôle parfois essentiel dans la constitution de la dote pour leur fille. Les femmes des classes bourgeoises ne possèdent en général que ce que leurs parents leur donnent. Au contraire, les femmes des milieux artisanaux et de la petite bourgeoisie, par leur activité, constituent elles-mêmes leur dote. Le temps nécessaire pour la constitution de la dote expliquerait l'âge au mariage plus élevé de ces femmes par rapport à celles des classes aisées.

L'analyse statistique et les chiffres masquent naturellement de nombreux cas particuliers. L'analyse quantitative, comme le souligne Widmer, ne dit rien par exemple sur la manière dont l'homogamie se réalisait et était vécue par les couples. Pour cette raison, le chercheur a introduit un chapitre dédié à un couple bourgeois dont, à travers la correspondance des archives familiales, on a pu suivre le destin avant le mariage. Les lettres que les deux amoureux et futurs conjoints s'échangent révèlent que l'homogamie n'est pas dictée uniquement par la raison et par les nécessités économiques mais aussi par l'amour et l'inclination romantique. Autrement dit, le choix, qui reste canalisé par les normes et les règles sociales, n'exclut pas l'appel du cœur. Naturellement, le cas Naville-Arnold reste assez particulier. Les couples des milieux populaires n'ont laissé que

rarement des lettres ou des documents qui pourraient permettre à l'historien de préciser et d'approfondir la relation des couples de ces classes sociales. À l'historien, la tâche de chercher dans les archives la réponse à ces questions.

Luigi Lorenzetti (Genève)

**PHILIPPE GERN ET SILVIA ARLETTAZ
RELATIONS FRANCO-SUISSES AU
XIXE SIÈCLE: LA CONFRONTATION
DE DEUX POLITIQUES
ÉCONOMIQUES**

GEORG, GENÈVE 1992, 356 P., FS 59.-

Cet ouvrage constitue une contribution très importante à l'étude historique de la politique commerciale de la Suisse. Il retrace sur la longue durée (1815-1914) les relations entretenues dans ce domaine avec la France, pays d'importance primordiale pour notre commerce extérieur, tout en analysant de manière plus fine les traités de 1864 et 1882 ainsi que la guerre douanière de 1893 à 1895; il fournit en outre un appendice statistique extrêmement précieux.

La grille de lecture et les sources utilisées par Gern et Arlettaz, essentiellement des rapports diplomatiques, éclairent surtout deux aspects des relations commerciales entretenues par les deux pays. Le premier, d'ordre politique, souvent négligé dans d'autres études sur le sujet, est le souci constant du grand voisin de conserver la Suisse dans sa sphère d'influence, étant prêt pour cela à lui accorder quelques avantages économiques si nécessaire. Cette problématique prend toute sa dimension après l'avènement de l'Empire allemand, puissance politique et économique capable de concurrencer la France sur le sol helvétique; ce d'autant plus que la politique ultra-protectionniste engagée dans les années 1890 sous

l'influence de Méline contraint l'économie suisse à s'orienter commercialement vers la Triple alliance.

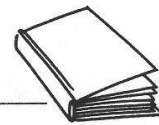
Le second aspect, qui fait l'objet du titre de l'ouvrage, est l'opposition entre une politique libre-échangiste de la Suisse et une politique protectionniste de la France montrée comme une constante au cours du XIXe siècle, qui n'a subi que quelques variations dans l'intensité: «Le grand débat qui oppose libre-échangistes et protectionnistes sert de fil conducteur à cette étude. Les Suisses furent, jusque vers la fin du siècle, les champions du libéralisme économique. Les contraintes budgétaires, les exigences de certaines productions et le perfectionnement des régimes douaniers des pays environnants poussèrent les Confédérés dans la voie d'un protectionnisme modéré. En France, les principes varièrent au gré des régimes et des gouvernements. Il s'ensuivit pour la Suisse des traitements divers, qui modifièrent la nature et le volume des échanges.» (p. 9). Face à cette interprétation, le lecteur reste quelque peu sur sa faim et peut légitimement s'interroger: pourquoi la Suisse de 1848, confrontée à un protectionnisme français et européen beaucoup plus strict que celui des années 80, poursuit-elle une politique libre-échangiste autonome alors qu'en 1893 elle décide de déclencher une guerre douanière contre son voisin afin d'obtenir un arrangement commercial?

Si dans sa préface, J.-F. Bergier loue les auteurs de ce livre d'avoir souligné «la responsabilité des acteurs», force est de constater que le remplacement de J. R. Geigy-Merian par C. Cramer-Frey à la tête de la politique commerciale suisse, s'il peut illustrer le changement fondamental intervenu entre 1848 et 1893, ne suffit pas à l'expliquer. Amorcé dès 1884, le passage d'une politique libre-échangiste à une politique de combat plus agressive couplée avec un protectionnisme modéré, véritable

commerciales en Suisse, ne peut se comprendre que si l'on fait appel à l'évolution du décor dans lequel se déroulent les négociations successives avec la France, ce que Gern et Arlettaz ne font que très superficiellement. Face à une situation similaire – protectionnisme des pays voisins – les Suisses de 1848 et ceux de 1893 réagissent différemment parce que les structures économiques et socio-politiques ont changé. Forte capitalisation de l'industrie et perte d'importance du facteur travail dans les coûts de production, impossibilité de pénétration des marchés d'outre-mer pour certains secteurs de production, apparition d'un véritable marché intérieur suisse possédant une capacité de consommation importante, organisation politique des classes moyennes, apparition du droit de référendum, autant d'éléments qui auraient permis d'analyser les prises de position et les décisions des acteurs de ce drame franco-suisse.

Ces quelques appréciations critiques ne mettent pas en question l'importance de ce travail qui comble en partie l'un des nombreux vides de l'historiographie suisse. De plus, ce livre a le mérite de nous faire pénétrer dans les arcanes de la politique commerciale en suivant pas à pas l'évolution de certaines négociations, nous faisant ainsi apprécier toute leur subtilité. A l'heure où la Suisse se débat entre GATT et CEE, ce regard rétrospectif nous fait prendre conscience à quel point la position de la Suisse devient précaire dans son isolement face à des forces commerciales encore plus considérables que la France du XIXe siècle.

Cédric Humair (Tramelan)



PETER J. CAIN ET ANTHONY G. HOPKINS

BRITISH IMPERIALISM

**I. INNOVATION AND EXPANSION
1688–1914; II. CRISIS AND
DECONSTRUCTION, 1914–1990**

LONGMAN, LONDRES ET NEW-YORK 1993, 2 VOL., 504
ET 337 P.

C'est une étude remarquable que nous offrent P. J. Cain, professeur à l'université de Birmingham, et A. G. Hopkins, professeur à l'Institut universitaire des hautes études internationales de Genève. Une oeuvre de synthèse, riche, dense, écrite avec élégance. Une oeuvre qui renouvelle brillamment l'historiographie de l'impérialisme britannique, et sur laquelle, à n'en pas douter, la présente génération d'historiens devra se faire les dents.

Utilisant avec efficacité et avec un art consommé de la nuance la monumentale littérature spécialisée des quarante dernières années sur le sujet, nos deux auteurs proposent une grille de lecture des causes de l'impérialisme britannique. Leur thèse pourrait se résumer ainsi: la nature et la fonction de l'empire britannique ne peuvent être analysées qu'à la lumière des rapports de force économiques et politiques existant au sein de la métropole. Or, le développement économique de l'Angleterre – berceau de la Révolution industrielle – n'est pas synonyme d'industrialisation; les activités non-industrielles – celles liées au service et à la finance – jouent dans le processus de croissance un rôle beaucoup plus important qu'il n'est généralement admis. Qui plus est, les élites de ces sphères non-industrielles surpassent en statut social et en influence politique les capitaines d'industrie. Si bien qu'elles réussissent mieux que la bourgeoisie industrielle à lier leurs intérêts à la «Pax britannica» imposée depuis le XVIII^e siècle à une grande partie de la planète.

Cette thèse ne repose ni sur des recherches empiriques originales, ni sur un

travail d'exploitation d'archives. Elle est le fruit d'une réflexion qui étonne par sa puissance. A noter que la démarche de Cain et Hopkins est à la fois ambitieuse et humble. D'un côté, ils cherchent à dépasser les apports d'illustres prédécesseurs (notamment Joseph Schumpeter, John A. Hobson, Max Weber), mais reconnaissent de l'autre que la science historique n'avance pas en chaussant des bottes de sept lieues. Ils pourraient faire leur adage «*natura non facit saltum*» (la nature ne fait pas de saut) qu'affectionnent certains économistes orthodoxes.

Pour essayer de comprendre comment Cain et Hopkins ont été amenés à formuler leur thèse, c'est-à-dire pourquoi ils font la part belle à la finance et aux activités de service, il faut considérer le contexte présent. Aujourd'hui, la plupart des économies occidentales sont engagées dans un processus de tertiarisation. Plusieurs indicateurs – celui notamment de l'emploi – démontrent que certaines d'entre elles seraient atteintes de désindustrialisation. Le Royaume-Uni tout particulièrement a choisi depuis peu d'axer son développement sur les services financiers. L'histoire est fille de son temps, ou comme le disait Croce «toute histoire est de l'histoire contemporaine».

Ainsi s'expliquerait la séduction qu'exercent sur un nombre croissant d'historiens de l'impérialisme les liens variés et changeants entre finance, État et domination formelle ou informelle. Il y a là, soit dit en passant, une niche où une histoire de l'impérialisme suisse, qui reste à écrire, aurait sa place.

La force de l'analyse de Cain et Hopkins réside en fin de compte dans son pouvoir d'explication et sa capacité unificatrice. Au fond, l'acquisition des colonies et la gestion des zones d'influence dont a disposé l'Angleterre depuis la fin du XVII^e siècle en Amérique, en Asie et en Afrique ne prendraient tout leur sens que si elles sont rapportées à la logique des

«gentlemen capitalists», qui, pour préserver leur positions à l'intérieur, étendent au monde leurs intérêts et leurs valeurs.

C'est là une clef de lecture solidement forgée par d'habiles artisans. Elle est séduisante, mais peut-être ouvre-t-elle trop de portes.

Bouda Etemad (Genève)

**BÉATRICE VEYRASSAT
RÉSEAUX D'AFFAIRES
INTERNATIONAUX, ÉMIGRATIONS
ET EXPORTATIONS EN AMÉRIQUE
LATINE AU XIXE SIÈCLE
LE COMMERCE SUISSE AUX
AMÉRIQUES**

CENTRE D'HISTOIRE ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE,
GENÈVE 1994, 532 P., FS 60.-

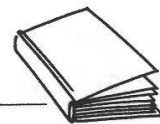
L'ouvrage de B. Veyrassat, consacré à l'évolution du commerce helvétique en Amérique latine au XIXe siècle, constitue sans aucun doute une étape importante dans l'étude des relations économiques entre la Suisse et les pays extra-européens. Rares sont en effet les travaux qui, à l'instar de celui-ci, ont abordé simultanément l'histoire des migrations et celle du commerce extérieur. L'auteur s'est ainsi intéressée à l'émigration d'un groupe professionnel spécifique, les marchands, dont elle suit les pérégrinations individuelles. Par ce biais, B. Veyrassat réussit à mettre en évidence non pas une, mais des migrations marchandes, dont les «causes et les mobiles diffèrent en fonction du statut social, de l'origine des négociants en quête d'horizons neufs» (p. 336-337). On retrouve ainsi en Amérique latine des membres de l'inter-nationale huguenote, des représentants de l'horlogerie jurassienne ou de l'industrie textile de Suisse orientale.

L'ouvrage décrit également l'évolution des échanges commerciaux entre la Suisse et l'Amérique latine. Pour ce faire, Veyras-

sat a eu recours, entre autres, aux statistiques du commerce extérieur français, dans la mesure où une grande partie des produits manufacturés helvétiques exportés vers l'Amérique passaient en transit par la France et partaient depuis le Havre. Ce point mérite d'être souligné, car les archives des principaux pays européens fournissent des informations extrêmement précieuses pour toute étude des relations entre la Suisse et les pays d'outre-mer. Malheureusement, peut-être parce que ce type de recherches prend beaucoup de temps, cette démarche n'est pas encore vraiment entrée dans les moeurs.

Il apparaît, à la lecture du livre de Veyrassat, que les marchés latino-américains ont fonctionné comme un volant régulateur pour les exportations suisses, permettant de compenser partiellement, pour les secteurs moteurs de l'industrialisation suisse (les textiles dans les années 1830-1850; les industries alimentaires, chimique et des métaux et de machines à la fin du XIXe s. et au début du XXe s.), la fermeture des débouchés européens qui fit suite aux politiques protectionnistes suivies sur le Continent. Toutefois, le commerce suisse aux Amériques n'est pas déterminé uniquement par les politiques commerciales de l'Europe. Des facteurs structurels interviennent également. Ainsi, le déclin de ces échanges après 1850 s'explique par les «difficultés d'adaptation de l'industrie cotonnière helvétique aux marchés latino-américains.» (p. 319). En effet, après cette date, pour se maintenir dans ces contrées, les industriels suisses furent obligés de se convertir au bas de gamme, perdant ainsi de leur spécificité et s'exposant du même coup à la concurrence britannique.

Les politiques économiques des pays d'Amérique latine, comme par exemple les variations continues des tarifs douaniers au Mexique, ont également joué un rôle dans le mouvement du commerce helvétique dans cette région. C'est d'ailleurs un



des traits caractéristiques de cet ouvrage que d'être attentif à l'évolution économique et politique des pays extra-européens. Cette démarche permet ainsi à l'auteur de prendre quelque distance vis-à-vis des interprétations trop souvent «euro-centristes» de l'impérialisme suisse, des relations économiques entre la Suisse et les pays d'outre-mer. Cette approche ne lui fait pas pour autant négliger les facteurs propres à l'économie helvétique – l'auteur est en effet un spécialiste de la Révolution industrielle en Suisse au XIX^e siècle.

Cette étude remet également en cause sur un autre point le modèle de l'impérialisme suisse, présenté par Behrendt puis par Witschi, selon lequel les marchands helvétiques prospérèrent dans les contrées d'outre-mer en profitant de la neutralité et de la faiblesse de la Confédération ainsi que de l'impérialisme des autres puissances. Witschi a ainsi montré qu'au Moyen-Orient, les marchands les plus importants s'opposèrent à toute représentation consulaire suisse, estimant que leurs intérêts seraient mieux protégés par la France, l'Allemagne ou l'Autriche-Hongrie. À partir des exemples brésilien et mexicain, où le grand commerce refusa la protection des puissances européennes et joua un rôle important dans la mise en place d'une infrastructure diplomatique suisse, B. Veyrassat rejette ce modèle, soulignant la multiplicité et la flexibilité de l'expansion helvétique. On peut regretter toutefois que l'auteur se soit limitée à cette constatation et n'ait pas voulu ou osé se lancer dans un essai de typologie, et ceci d'autant plus qu'elle a décrit dans sa conclusion, de façon très pertinente l'impact différencié des marchés asiatiques et américains sur l'industrialisation suisse.

Nous espérons que cet ouvrage remarquable suscitera de nouvelles recherches qui permettront de s'engager enfin dans une véritable réflexion sur l'impérialisme suisse.

Thomas David (Genève)

ALAIN CLAVIEN **LES HELVÉTISTES**

INTELLECTUELS ET POLITIQUE EN SUISSE ROMANDE AU DÉBUT DU SIÈCLE

ÉDITIONS D'EN BAS ET SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA
SUISSE ROMANDE, LAUSANNE 1993, 323 P., FS 44.–

Le livre d'Alain Clavien comble une lacune dans l'historiographie suisse romande, celle de l'étude des intellectuels insérés dans le milieu social et économique de leur activité. À l'instar de ce qui se passe en France à la même époque, et de manière encore plus marquée si l'on songe à l'importance d'une littérature moralisatrice et «utile» dans nos régions au siècle passé, les écrivains suisses de langue française acquièrent une autonomie au moment où une pensée de la modernité remet par ailleurs en question certains fondements des valeurs libérales. Leur émergence comme classe rencontre une aspiration nationaliste qui, contre l'État radical de 1848, prend essentiellement deux formes: la recherche d'une identité latine capable de faire pièce aux forces centrifuges de la culture fédérale d'une part, la recherche au-delà du dix-neuvième siècle de valeurs helvétiques pouvant justifier une plus grande indépendance des cantons romands d'autre part. L'enquête sur le microcosme gravitant autour de revues, prolongeant en le modernisant un type de sociabilité hérité du dix-huitième siècle, telles que «La Voile latine» ou «Les Feuilles», est particulièrement intéressante à cet égard. Or, et la recherche d'Alain Clavien prend tout son sens, la mise à plat des réseaux de relations, des stratégies de compétition au sein du champ intellectuel (la base théorique est empruntée au sociologue français Pierre Bourdieu) montre comment, sous couvert d'idéologies concurrentes, une autre combat se livre: celui de la quête d'une légitimation officielle via les canaux nouveaux que sont l'université, la presse, et dans une perspec-

tive médiatique déjà moderne, l'opinion publique. Il faut occuper le terrain, publier ou mourir et faire parler de soi. La différenciation entre intellectuels installés, généralement issus de familles riches et cultivées, et intellectuels de première génération permet alors de mettre en évidence le rôle de l'avant-garde cherchant, pour contourner une résistance des instances autorisées de reconnaissance, d'imposer son propre système de références. Les prises de position politiques originales et provocantes sont alors pour certains la manière la plus aisée de dénoncer la médiocrité ambiante et, de façon moins ordinaire, de jouer le jeu de la distinction dans l'espoir d'imposer une nouvelle *doxa* contre celle des anciens. La biographie individuelle, les expériences personnelles à l'origine de frustrations, de dépit ou d'alliances deviennent, dans cette optique, un instrument d'appréciation de premier ordre. L'analyse d'Alain Clavier intègre remarquablement ces trois niveaux: destins individuels, sociologie des groupes et histoire de la pensée dans son contexte. Le risque serait de privilégier l'un ou l'autre, de considérer les enjeux politiques comme émanant de préoccupations avant tout privées ou, au contraire, de penser que les individus qui croient bénéficier d'une indépendance d'esprit et d'un libre arbitre sont globalement déterminés socialement. Le passage du particulier au général est toujours singulièrement malaisé dans le domaine des sciences humaines. La lecture du livre *Les Helvétistes*, au-dessus du conformisme hagiographique qui caractérise trop souvent l'histoire de la création dans ce pays – les artistes et les intellectuels sont chéris et conservés comme des fétiches auxquels on attribue le pouvoir de nous donner un surplus d'âme – est stimulante. Rédigé dans une langue élégante, le texte est truffé d'anecdotes savoureuses; le lecteur peut jouir du plaisir de se sentir un peu moraliste face aux

mesquineries et à la petitesse de ceux qui étaient considérés comme de grands mandarins ou de modestes mais respectables clercs.

Roland Butikofer (Montblesson)

ALAIN CLAVIEN, DIANA LE DINH ET FRANÇOIS VALLOTON
HISTOIRES DE REVUES

LES ANNUELLES. HISTOIRE ET SOCIÉTÉ

CONTEMPORAINES (SOUS LA DIRECTION DU PROF. HANS ULRICH JOST), NO 4, LAUSANNE 1993, 121 P., FS 12.–

Le dernier numéro des *Annuelles* traite de revues suisses, et plus particulièrement suisses romandes, parues dans les années 1880–1920. Cet ouvrage, réunissant sept articles, se distingue non seulement par le choix du sujet, peu étudié par les historiens, mais également par l'angle d'approche adopté. En considérant les revues comme «catalyseurs de toute une série de transformations, aux effets souvent contradictoires, tant dans le monde de la presse que dans la société dans son ensemble» (p. 27), les auteurs évitent en effet le piège de la monographie érudite. Au-delà du contenu, ils s'efforcent de prendre en compte les pratiques et les conditions de l'élaboration matérielle autant qu'intellectuelle d'une revue, en privilégiant des sources souvent ignorées, telles que les tirages, les conditions d'abonnement, et surtout la correspondance entre l'éditeur et les auteurs. Cette approche met en valeur plusieurs thèmes liés à une problématique centrale, à savoir l'avènement, au tournant du siècle, du champ intellectuel romand.

En s'appuyant sur une vaste recherche documentaire, A. Clavier, D. Le Dinh et F. Vallotton proposent une première grille d'analyse commentée des revues romandes, qui se veut plus un outil de travail qu'une



typologie définitive. En tenant compte de l'objet de chaque revue et du public visé, ils retiennent cinq groupes principaux: les revues culturelles, les revues familiales et à vocation édifiante, les revues scientifiques, les revues militantes, et les revues satiriques.

Dans sa contribution sur le «Foyer Romand», Alain Clavien analyse la correspondance échangée entre l'éditeur Arthur Imer-Cuno, auteur du projet, et le critique littéraire neuchâtelois Philippe Godet. Pour Imer-Cuno, la littérature destinée au grand public doit servir avant tout à son édification morale. Au contraire, tout en professant sa foi chrétienne, Godet revendique le «culte de l'art», et mène une croisade contre les pasteurs et les instituteurs, coupables de s'être improvisés écrivains. Il y a là deux conceptions bien différentes de la littérature, révélatrices de l'émergence, au tournant du siècle, de la figure de l'intellectuel qui tente «un effort d'émancipation et d'autonomisation du champ littéraire» (p. 43).

Le «Foyer Domestique», étudié ici par M. Pavillon et F. Vallotton, est une revue qui met l'accent sur l'éducation morale et pratique des femmes au foyer. Ce programme prend tout son sens quand on sait qu'à l'origine du «Foyer», il y a non seulement deux professionnels de l'édition (Jules Sandoz et Victor Attinger) mais également l'industriel Carl-Russ Suchard. Cette nouvelle élite, soudée par une complicité idéologique et commerciale, annonce «une sorte de combinaison entre sacralisation de la famille bourgeoise et nouveaux développements des intérêts économiques et industriels de cette même classe» (p. 52).

En retraçant les débuts de la «Revue historique vaudoise», P. de Léonardis suit l'itinéraire de son fondateur, Paul Maillefer. Universitaire en rupture avec le milieu d'amateurs érudits qu'il côtoie, Maillefer conçoit un modèle d'histoire où «vérité

scientifique» se mêle à «vulgarisation» dans un but «patriotique». Dans ce sens, il va s'inspirer de la «Revue historique» de Gabriel Monod et du «Musée neuchâtelois» de Philippe Godet. Projet quelque peu hybride, la «Revue historique vaudoise» illustre bien le décalage de l'historiographie vaudoise dans l'évolution des sciences historiques au XIXe s. Selon de Léonardis, elle atteste «davantage l'amorce du développement que la réelle spécialisation de la discipline historique dans le canton de Vaud» (p. 83).

T. Busset et D. Le Dinh, qui se penchent sur le «Journal de statistique suisse», nous donnent quelques éléments de réflexion sur la profonde mutation qui investit le champ statistique suisse au tournant du siècle. En s'appuyant sur l'analyse de la table des matières de chaque numéro, ils constatent une augmentation du nombre des contributions signées par des statisticiens officiels, ainsi que l'avènement de spécialistes, qui bénéficient de plus en plus d'une formation universitaire. Ce phénomène d'institutionnalisation et de professionnalisation de la statistique sonne le glas de la première génération de statisticiens, marquée par l'amateurisme et la philanthropie.

H.U. Jost consacre son étude à la revue «Wissen und Leben». Il voit dans ce périodique l'expression d'une société en crise, en premier lieu idéologique. Face aux bouleversements politiques et sociaux qui caractérisent la période, les collaborateurs de la revue, appartenant en majorité à la droite bourgeoise, développeront des thèmes tels que la revalorisation de la culture et de l'art et le renforcement moral de l'individu. Cette «esthétisation du politique» aura pour conséquence d'enfermer l'élite intellectuelle dans un discours symbolique et moralisant qui évacue, sauf à de rares exceptions, toute analyse concrète et critique de la réalité.

A propos de la revue italienne «Il

Politecnico», O. Mazzoleni note que ce périodique «reste fortement tributaire d'une conjoncture historique délimitée par l'essor puis le déclin, dans la deuxième moitié des années 40, de l'unité qui avait marqué l'antifascisme» (p. 111). «Il Politecnico» cherchera à renouveler la culture grâce à un esprit ouvert et expérimental et exhortera

les intellectuels à se rapprocher des masses populaires. Mais, notamment suite aux différents avec le parti communiste qui tolère de moins en moins d'écart dans sa politique culturelle, la revue dirigée par Vittorini sera bientôt forcée de disparaître.

Franco Ardia (Lausanne)

K L V I O

Die Buchhandlung für Geschichte von HistorikerInnen

Fachspezifische Dienstleistungen, grosses Geschichtssortiment, Neuerscheinungen, Bibliographien, Neuheitenkataloge

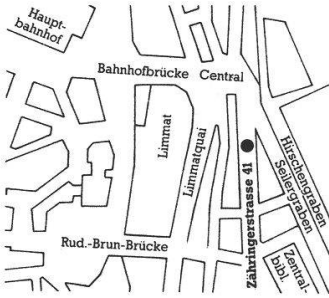
Zudem An- und Verkauf antiquarischer Bücher

**kompetente
Beratung**

**eigene
Neuheiten-
und
Fachkataloge**

**schneller
Service**

**beschafft
jedes
lieferbare
Buch**



Mo bis Fr 8.30 bis 18.30 Uhr, Do bis 21.00 Uhr
Sa 8.30 bis 16.00 Uhr

K L V I O

Buchhandlung und Antiquariat von der Crone, Heiniger Linow & Co. Zähringerstrasse 41, PF 699, 8025 Zürich I
Telefon 01 2514212

Geschichte Philosophie
Belletristik Politik und Gesellschaft
Krimi Dritte Welt